

possède table au t. III



ROQUEVERT L'ARQUEBUSIER

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

ROQUEVERT
L'ARQUEBUSIER

PAR

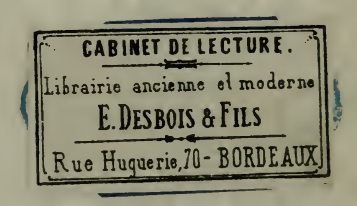
MOLÉ-GENTILHOMME

AUTEUR

de *Marie d'Anjou,* du *Rêve d'une Mariée,* des *Demoiselles de Nesle,* etc., etc.

et CONSTANT GUÉROULT

III



PARIS

L. DE POTTER, ÉDITEUR,

38, RUE SAINT-JACQUES.

CHAPITRE QUINZIÈME

XV

Un ancien compte à régler

Les préparatifs de la fête occupaient tout ce qu'il y avait de serviteurs au château.

Aussi fût-ce à grand'peine et grâce à un

prétexte tiré de son costume, que le moine trouva quelqu'un pour l'annoncer au marquis.

Le moment était mal choisi; car M. de Montmeylian était en grande querelle avec son valet de chambre pour un vase de terre peinte que celui-ci venait de casser.

— Un moine! dit-il en s'interrompant; que peut-il me vouloir?

— Il prétend avoir une communication importante à vous faire au nom de sa confrérie.

— Quel ennui! jamais libre!... jamais seul!... Allons, qu'il vienne, dit le marquis d'un ton grondeur.

Et, profitant de quelques minutes qui lui restaient, le vieillard revint brusquement à son vase brisé, en jeta les morceaux par la fenêtre avec violence, et se répandit en doléances amères sur la maladresse des valets.

Le coupable essaya de balbutier quelques excuses.

— Silence! s'écria le marquis.

— Si monseigneur voulait me permettre...

— Je vous trouve bien hardi de parler quand j'ai dit : silence. Allez..... je vous chasse.

Depuis un instant déjà, le moine était sur le seuil.

Sur un double signe du marquis, le valet sortit en baissant la tête et le moine entra.

En proie à une agitation nerveuse, dont il lui était impossible de se rendre maître, M. de Montmeylian parcourut deux ou trois fois la chambre à grands pas.

Le moine, pendant ce temps, prit la peine de pousser la porte par laquelle le valet avait disparu, fit en quelque sorte d'un coup d'œil l'inspection de l'ameublement, et saisit le moment où le marquis avait le dos tourné pour s'emparer d'un objet qu'il glissa immédiatement sous sa robe.

M. de Montmeylian s'arrêta enfin et lui dit :

— Vous avez à me parler, mon père, je vous écoute.

— Il paraît, monsieur le marquis, dit le franciscain, que vous êtes toujours le même.

— Vous me connaissez! s'écria le vieillard en levant fièrement la tête.

— Un peu, monsieur le marquis, un peu. Ah! notre connaissance date de loin, et vous m'avez sans doute oublié. Il n'en pouvait être ainsi de moi et je vous trouve

ce que vous étiez jadis, dur, intraitable, sans pitié. Les années ne vous ont point changé, à ce que je vois.

— Cependant, dit le marquis avec un sourire amer, pour oser me dire de telles choses en face, il faut que vous ayez quelque peu compté sur mon indulgence.

— A dire vrai, monsieur le marquis, je ne m'y fierais guère, et je vous avoue franchement que tel n'a pas été mon espoir lorsque j'ai pris la liberté de rappeler certains traits peu flatteurs de votre carac-

tère. Mais comme l'objet de ma visite n'est pas sans quelque rapport avec les antécédents dont je parle, et qu'il doit résulter pour vous, de ce que j'ai à dire, un enseignement salutaire, j'ai cru pouvoir me permettre...

— Rendez grâce au costume que vous portez, interrompit brusquement le marquis. Sans mon respect profond et mon obéissance absolue envers le roi de Navarre qui nous a imposé l'obligation d'en user doucement avec ceux de votre robe, cet entretien aurait déjà cessé.

— Ce costume me sera donc double-

ment cher à l'avenir, répondit le moine avec onction, puisqu'il m'aura permis de vous rendre service en vous décidant à entendre la révélation que j'ai à vous faire et qui vous intéresse au plus haut point, je vous en avertis.

En achevant ces mots, le franciscain prit un siége qu'on négligeait de lui offrir, et s'y installa sans attendre qu'on l'en eût prié, comme un homme qui en a long à dire.

M. de Montmeylian fit successivement

deux gestes : l'un d'impatience, l'autre de résignation.

Puis il s'assit à son tour.

Le moine commença ainsi :

— C'est une histoire qui remonte à près de vingt-cinq ans, monsieur le marquis. Vous étiez alors, comme vous l'êtes encore aujourd'hui, le seigneur et maître de sept à huit villages échelonnés sur la rive gauche de la Baïse, et, si vous avez la bonté de vous en souvenir, lorsqu'il s'agissait de vous payer la redevance, c'é-

tait à qui se dispenserait d'aller chez vous en personne, tant on redoutait votre accueil, si bien que vous n'aviez presque jamais affaire qu'à des palefreniers ou à des valets de charrue. Cependant, si sauvage que vous fussiez, si ennemi des visages humains qu'on pût vous supposer, vous faisiez quelquefois violence à votre naturel, et on vous voyait de temps en temps vous aventurer dans vos domaines. Mais alors c'était pour y chasser certain gibier d'amour que vous estimiez de bonne prise, en quelque lieu qu'il se trouvât.

— Où diable en voulez-vous venir? demanda le marquis.

— M'y voici. De cette chasse que vous vous permettiez si facilement, à une autre chasse que vous défendiez sous les peines les plus sévères, il n'y a qu'un pas, monsieur le marquis. Vous vouliez bien braconner sur les terres d'autrui... Mais vous ne souffriez pas qu'on braconnât sur les vôtres, et lorsque vos gens parvenaient à s'emparer du délinquant... ah ! dame... il était rudement traité !... C'est ce qui arriva à un pauvre diable qui fut arrêté dans la forêt de Damazan, en flagrant délit, tenant l'arbalète d'une main, et le gibier de l'autre, mais dont le crime, à ce qu'on dit, était moins encore d'avoir chassé sur vos domaines que d'être le préféré d'une cer-

taine petite Suzon sur laquelle votre seigneurie avait daigné jeter les yeux.

Le marquis fit un mouvement.

— Ah ! la mémoire vous revient, monsieur le marquis.

— Faites-moi grâce de vos réflexions, je vous prie, et continuez.

— Oh ! mon Dieu, rien de plus simple que l'affaire de ce misérable braconnier. Vos parchemins étaient parfaitement en

règle. Ils constataient votre titre de hau justicier, et vous étiez armé de la vieille loi qui défend au roturier de chasser dans les garennes du seigneur... Le malheureux fut donc amené devant vous, vos zélés serviteurs vous racontèrent le délit dans tous ses détails, et vous daignâtes jeter un regard sur le malheureux que vous aviez à punir. A son aspect, vos traits, jusqu'alors assez calmes, se contractèrent, dit-on, tout à coup... quelques-uns assurent même qu'un nom de femme, le nom de la gentille Suzon peut-être, glissa à travers vos lèvres et qu'un éclair de vengeance brilla dans vos yeux!

— Qui a osé dire cela?... s'écria M. de Montmeylian hors de lui.

— Pour ma part, je n'en crois rien, monsieur le marquis, et je suis convaincu que de tout temps vos actions, quelles que fussent vos sympathies et vos haines, ont toujours été conformes à la justice et à l'équité. Malheureusement, cette fois, le cas était grave. Songez-donc, un braconnier! Il fallait un exemple... Je sais bien que, sans aller tout de suite à l'extrême, vous aviez le choix entre la confiscation de l'arme, l'amende, la correction du fouet même!... Mais il s'agissait d'une caille...

oui, monsieur le marquis, d'une caille !... L'indulgence, en pareille occasion, eût été taxée de faiblesse. Le procès du coupable ne fut pas long, et, faisant violence à la mansuétude de vos sentiments, étouffant le cri de votre cœur, qui demandait sans doute la grâce du coupable, vous le fîtes saisir par le bourreau, conduire demi-nu sur la grande place de Damazan, et marquer à l'épaule avec un fer chaud !

Le marquis recula son fauteuil, interdit, frappé de stupeur.

— C'était juste, reprit froidement le

moine, et il n'avait que ce qu'il méritait. Le misérable savait maintenant ce qu'il en coûtait de tuer des cailles dans les bois de Damazan, et il n'y avait pas de danger qu'il recommençât. Le châtiment que vous lui aviez infligé ne devait d'ailleurs lui laisser ni repos, ni trêve. On lui eût peut-être pardonné de braconner sur vos terres, on aime tant les représailles !... On ne lui pardonna point d'avoir été flétri. Honni, méprisé de tous, montré au doigt comme un voleur, il fut bientôt forcé de quitter le pays, de s'enfuir, et depuis lors on ne l'a plus revu.

— Eh ! que me fait cette histoire ! s'é-

cria le marquis en se levant tout à coup.

— Vous y avez joué un rôle assez important, monsieur le marquis, pour que j'aie pu supposer qu'elle vous intéresserait, et, s'il faut vous le dire, je pensais que vous seriez curieux d'apprendre ce qu'était devenu cet homme.

— Vingt-cinq années font de grands vides dans les souvenirs, mon père, et je vous avoue que c'est tout au plus si je me rappelle le temps où cet événement a eu lieu. Et quant à ce malheureux, dont j'ai même oublié le nom...

Le moine rejeta vivement son capuce en arrière.

— Louchart! s'écria le marquis atteré.

— Votre mémoire n'est déjà pas si mauvaise, monsieur le marquis. Vous voyez! il ne s'agit que de l'aider un peu.

— Que venez-vous faire ici? lui demanda le marquis de Montmeylian avec une colère mal déguisée.

— Ce que je viens faire? répondit le

moine, que nous appellerons désormais M. Louchart, pardieu ! M. le marquis, il me semble que c'est bien facile à deviner. Je viens régler mes comptes avec vous.

— Je ne vous comprends pas.

— Les vieux comptes, voyez-vous, c'est comme les cadavres qu'on a jetés à la rivière sans avoir eu soin de leur attacher une bonne pierre au cou ; ils reparaissent, un jour où l'autre, sur le bord de droite ou sur celui de gauche, ou bien flottant entre deux eaux... Et les anciens créan-

ciers donc! est-ce que vous croyez qu'on en est jamais quitte?... Cela ne meurt pas, cela est éternel, cela veille sans cesse. Vous en avez un qui disparaît, que vous ne revoyez plus; vous voilà bien content, n'est-ce pas? vous croyez pouvoir respirer à l'aise... Erreur! Celui-là est précisément le plus infatigable, le plus obstiné, le plus tenace de tous. Un beau jour, quand vous y pensez le moins, il fait deux cents lieues pour vous rejoindre; il vous épie, choisit l'instant où vous êtes seul, s'assied dans votre chambre sans vous en demander la permission, et vous dit tranquillement: me voilà!

— Monsieur Louchard oublie que, si je veux, tout cela sera peine perdue ?

— Comment?

— Sans doute, car rien ne saurait me forcer à vous entendre.

— C'est vrai ; mais il n'y a rien d'impossible non plus à ce que ce soit vous-même qui me pressiez de m'expliquer.

— La chose serait originale ! dit M. de Montmeylian avec ironie.

— La chose sera toute naturelle quand j'aurai rappelé à monsieur le marquis le voyage qu'il fit à Constantinople l'année même de son mariage, et les incidents tout particuliers qui signalèrent son retour dans ce château.

— Que voulez-vous dire? s'écria le marquis en pâlissant.

— Dès le lendemain de son arrivée, une grande préoccupation s'empara de M. le marquis...

— Comment savez-vous?

— Cette préoccupation avait pour cause la découverte fortuite d'un papier contenant deux ou trois lignes dont j'ignore le sens, mais qui, dit-on, troublèrent vivement M. le marquis.

Une sueur brûlante inondait le visage du vieillard.

Louchart continua :

— On ajoute que ces deux lignes, assez insignifiantes d'ailleurs, jetèrent M. le marquis dans une incertitude qui n'a cessé

de le tourmenter depuis ce jour funeste, et à laquelle il est encore en proie au moment même où je lui parle.

M. de Montmeylian releva la tête et regarda Louchart en face.

— Vous devez vous rappeler cette écriture, reprit Louchart toujours impassible ; et je suis sûr que vous ne seriez pas fâché qu'on vous en fît voir un second exemplaire, quelque chose comme une lettre, par exemple, tracée de cette même main mystérieuse, que vous auriez tant voulu

connaître ; une lettre signée enfin et assez claire pour fixer vos doutes et justifier vos soupçons.

— Vous auriez une telle lettre... vous! s'écria M. de Montmeylian hors de lui.

— Un petit larcin fait à Jacob, lorsqu'il entra au service de votre maison, après avoir été longtemps attaché à la personne du baron de Sainte-Luce. Mais revenons, s'il vous plaît, à l'objet de ma visite, dit Louchart.

La respiration du marquis devint brève

et saccadée, et il se fit un long silence.

— Où en étions-nous restés ? reprit Louchart après quelques minutes de réflexion. Ah ! m'y voici. Je vous disais, monsieur le marquis, que je venais régler mes comptes avec vous. C'est donc, de vous à moi, une dette à estimer à l'amiable et de bonne foi. Or, pour arriver à ce résultat, et puisque c'est moi qui réclame et vous qui devez vous exécuter, le plus simple et le plus court est d'établir avant tout ma position de la façon la plus nette et la plus claire. Il se peut que vous m'ayez pris jadis pour un de ces hommes vulgaires qui plient

comme de faibles roseaux sous la main qui les courbe et qu'un coup bien asséné renverse et anéantit à jamais. Vous vous êtes trompé. Je suis de ces natures souples, élastiques, mais pleines de nerf et de résistance, qui regimbent sous le fouet, ripostent à l'attaque et rebondissent sous l'injure. De tout temps, je m'étais senti une ambition ardente, désordonnée. La flétrissure qui me fut infligée par votre ordre, loin de m'en guérir, ne fit au contraire que la développer et l'accroître. Je quittai Damazan, où je me serais peut-être contenté de devenir échevin ou procureur, et me rendis à Paris, où d'autres idées, d'autres projets commencèrent à germer

dans ma tête. A la Saint-Barthélemy, je ne crois pas qu'aucun en ville, portant le brassard et la croix blanche, ait pu se vanter d'avoir mieux fait que moi la chasse aux huguenots. J'en ai l'attestation écrite et signée du prévôt des marchands d'alors. Depuis ce temps, j'ai pris de l'autorité sur mes voisins, mon influence s'est accrue, et j'ai fini par obtenir la charge de commissaire au Châtelet.

M. de Montmeylian regarda Louchart avec une légère teinte d'ironie.

— Pour un ambitieux, le résultat vous

paraît bien modeste, monsieur le marquis, Ce serait, en effet, peu de chose, si j'en étais resté là. Mais Paris était une ville de ressources. La sainte Ligue s'y organisait, les confréries me témoignèrent de la confiance, j'eus l'honneur d'être un des premiers Seize, et depuis lors je n'ai cessé de travailler...

— Pour M. de Guise! interrompit le marquis de Montmeylian en haussant les épaules.

— Oh! fit Louchart avec l'accent du doute, Guise est le mot qu'on dit tout haut,

c'est la bannière, c'est l'enseigne. Je puis même l'avouer entre nous : le duc a un parti, un parti puissant, qui ne voit que par ses yeux, n'agit qu'en vue de son seul intérêt et nous livrerait tous pieds et poings liés, s'il le pouvait, aux griffes de ces rusés renards de Lorraine! Heureusement quelques autres et moi sommes là qui y mettrons bon ordre, soyez tranquille

— Vous?

— Moi-même. Cela vous étonne encore.

— Ah çà mais, monsieur Louchart, dit le marquis, à ce que je vois, et d'après ce que j'entends, vous trahissez la Ligue.

— Le ciel m'en préserve. Je ne trahis que les traîtres. La sainte Ligue a été commencée par le peuple, il faut qu'elle s'achève au profit du peuple, et non pour le bon plaisir de n'importe quel prince ou duc, vêtu de soie ou bardé de fer, dont toute la besogne se bornerait à rendre des édits bursaux pour nous tirer de l'argent, à mugueter dans les ruelles ou à se pavaner au Louvre, pendant que les pauvres

diables qui lui auraient donné les clés de la maison seraient tout penauds dans la rue à se morfondre et à souffler dans leurs doigts.

— Si je vous comprends bien, monsieur Louchart, reprit M. de Montmeylian avec une impertinence railleuse, vous avez résolu dans votre sagesse qu'à l'avenir ce serait le peuple en qui résiderait le pouvoir ?

— Oui, monsieur le marquis. Or, le peuple a la mémoire fidèle. Au jour de son

triomphe, il se souviendra de ceux qui auront été ses élus, ses champions, ses vrais amis, et alors...

— Alors?... fit M. de Montmeylian, bien décidé à ne pas comprendre à demi-mot.

— Alors, reprit Louchart avec une réserve qui n'était pas exempte d'un certain vernis de fatuité importante, on ne sait pas ce qui peut arriver. Dans une telle circonstance, les positions les plus hautes ne seront pas le prix de la simple faveur. Il

faudra les avoir méritées par autre chose que de vieux titres, de simples blasons ou d'inutiles quartiers de noblesse. Ceux-là seront portés au pavois, qui auront donné le plus de gages de leur dévouement à la cause de la religion et du peuple, et si vous avez entendu parler quelquefois, monsieur le marquis, d'un certain ligueur que les associés des halles ont surnommé le frère Léopard ; si vous avez appris par la même occasion que d'un mot, d'un geste, cet homme peut soulever des milliers de bras armés d'arquebuses ou de pertuisanes, vous ne vous étonnerez plus de me voir nourrir des projets dont la

grandeur a semblé tout à l'heure vous frapper de stupéfaction.

— Quoi ! ce frère Léopard, qui, plusieurs jours après la Saint-Barthélemy, conservait encore à ses bras des taches rouges, disant que c'était du sang de maudit dont la vue était agréable à Dieu, c'était vous ?

— On a bien un peu exagéré, répondit froidement Louchart ; mais au fond, il y a du vrai, et ce qu'il y a de certain, et ce dont là-bas personne ne doute, c'est qu'aux

heures décisives, épée, dague ou poignard, tout m'est bon pour délivrer la vraie foi d'un ennemi, quel qu'il soit, huguenot maudit, politique timide, ou catholique indifférent guettant l'occasion de pactiser avec l'hérésie.

M. de Montmeylian regarda un moment Louchart en silence.

— Que diriez-vous, s'écria-t-il enfin d'un ton qui prouvait que sa patience commençait à se lasser, que diriez-vous, si, moi, fils de huguenot, huguenot moi-

même, et peu endurant, comme vous le savez, je vous faisais, maître Louchart, attacher les mains derrière le dos et conduire ainsi devant notre sire bien-aimé le roi Henri de Navarre, lequel ne serait peut-être pas fâché de lier connaissance avec vous et de voir en face un des effrontés larrons qui s'occupent de lui voler sa couronne?

— Ce serait peine inutile, répondit Louchart sans se déconcerter, car je sors de chez Sa Majesté, qui a daigné me recevoir à sa table, et a même poussé la bonté jusqu'à me donner le sauf-conduit que

voici, parfaitement en règle et signé de sa royale main.

— Ah! fit le marquis stupéfait.

— Vous oubliez d'ailleurs que, seul au monde peut-être, j'ai le mot de l'énigme qui a si cruellement tourmenté votre vie; que je suis possesseur d'un écrit qui met votre honneur à ma merci, et qu'au lieu d'user avec moi de violence, vous feriez mieux de chercher quelque moyen de me mettre dans vos intérêts.

— Oui, je comprends, dit M. de Montmeylian d'un ton profondément dédaigneux. Vous avez un secret et vous voulez le vendre. Eh bien, soit... voyons vos prix. Mais finissons..... ; je suis pressé.

— C'est fâcheux. Ce que je puis vous promettre pourtant, c'est d'être court.

Le marquis fit un long soupir.

— Vous voyez donc, monsieur le marquis, que je puis arriver très haut et que

ce ne sont pas les chances qui me manquent. Faisons mieux ; supposons un instant que ces espérances sont devenues autant de réalités, que cette grandeur m'est enfin échue, que sur cette terre purgée de nos persécuteurs, j'ai conquis la place due à mes efforts, à mes services, à mon dévoûment. Hélas ! rien ne sera encore fait, monseigneur. Les envieux viendront éplucher ma vie, on s'enquerra de mon passé, on voudra me perdre... et comme l'envie est ingénieuse, comme elle est infatigable, comme elle a mille ressorts secrets qui agissent dans l'ombre, peut-être poussera-t-elle un ennemi implacable à venir jusque dans ce pays recher-

cher et raviver quelque étincelle d'un souvenir à peu près éteint... Et si l'on découvre que ce même homme, estimé là-bas des gens de son parti, a été condamné et flétri il y a vingt ans, en exécution d'un jugement seigneurial qui le déclare braconnier et voleur du bien d'autrui, non-seulement moi qui vous parle, mais mon fils lui-même, car j'ai un fils, monsieur le marquis, nous serons perdus... perdus à jamais !

— Eh ! que voulez-vous que j'y fasse ? dit M. de Montmeylian.

— Une chose bien simple. La procé-

dure, écrite par votre greffier, doit exister aux archives de la châtellenie. Vous voudrez bien donner des ordres pour qu'elle vous soit immédiatement apportée; nous la lacérerons ou nous la brûlerons ensemble.

— Allons, vous êtes fou !

— Vous avez tort de vous emporter, monsieur le marquis, car vous allez reconnaître dans un instant que je ne vous demande rien là que de tout à fait raisonnable.

— Nous recommençons une autre énigme, dit le vieillard.

— Monsieur le marquis, reprit Louchart, savez-vous que vous êtes bien heureux d'avoir une fille.

— Pourquoi cela ?

— C'est que, si vous n'aviez pas de fille, vous seriez déjà mort.

— Vous êtes audacieux dans vos paroles, maître Louchart.

— Je suis franc : est-ce que ce n'est pas convenu ?

— Tout à l'heure, reprit M. de Montmeylian, je vous aurais volontiers fait taire ; mais maintenant, je regrette moins de vous avoir entendu, et je vous engage même à continuer. Je suis curieux de savoir jusqu'à quel point un homme de votre sorte peut porter l'insolence.

— Je vais vous satisfaire.

— J'écoute.

— Vous n'avez pas bien compris, n'est-ce pas, pourquoi je vous félicitais d'avoir une fille ?

— Non, je l'avoue.

— Je vous félicitais d'avoir une fille, monsieur le marquis, parce que j'ai un fils, moi, et que j'ai formé le projet de les marier ensemble.

Toute parole eût été au-dessous de l'indignation violente qui fit monter le rouge au front de M. de Montmeylian.

Il parcourut plusieurs fois la chambre dans toute sa largeur ; mais s'arrêtant tout à coup :

— Je suis bien bon, dit-il, d'attacher quelqu'importance aux paroles d'un malheureux qui n'a pas sa tête à lui.

— Voilà, si je sais bien compter, la deuxième fois que vous m'accusez de folie, et cependant, qu'ai-je donc avancé de si étrange? Mon fils ne fait point partie de votre gentilhommerie, c'est vrai; mais, grâce à mes soins, c'est aujourd'hui un

brave et beau garçon, qui tient dignement sa place parmi les avocats au Châtelet, qui a l'oreille de messieurs du Parlement, qui a défendu en maintes occasions les droits et priviléges de l'Université de Paris, et qui, le moment venu, pourra apporter en dot à sa femme un titre de président de cour, une grande charge dans la magistrature, qui sait? peut-être le gouvernement d'une province.

— Est-ce tout? demanda M. de Montmeylian d'un ton sec et méprisant.

— C'est tout.

— Voilà vos conditions ?

— Oui, monsieur le marquis. Vous voyez que je fais tous mes efforts pour que nous puissions nous entendre. Ah ! j'oubliais de vous dire que, dans le cas où l'affaire s'arrangerait ainsi, vous auriez à me délivrer un engagement signé de votre main, équivalant à une promesse de mariage entre nos deux enfants ; ce qui ne m'empêcherait pas de garder devers moi, comme nantissement et à titre de garantie, le petit chiffon de papier que j'ai en poche, et qui sera remis entre vos mains le jour où mon fils entrera dans votre famille.

Et tout en parlant, Louchart tira d'un portefeuille de cuir soigneusement scellé, un papier dont il fit passer l'écriture sous les yeux du marquis.

Celui-ci pâlit affreusement. Mais redevenu bientôt maître de lui-même, il dit à Louchart :

— Monsieur, vous pouvez être un marchand fort habile, mais vous voulez vendre trop cher.

— Je vous atteste pourtant que je n'ai pas surfait.

— C'est possible; mais alors je ne suis pas assez riche pour payer à des prix fous ce que je puis avoir à bien meilleur compte.

M. de Montmeylian traversa rapidement la chambre.

— Où allez-vous donc, monsieur le marquis? demanda tranquillement Louchart.

Le marquis s'arrêta pour jeter à son en-

nemi un regard de menace et de défi.

Louchart répondit à ce regard par un sourire.

— Ah! je comprends, dit-il, vous allez sonner vos gens. Vous en avez de solides et de bien bâtis, et vous espérez me faire enlever par violence ce que je voulais vous livrer moyennant salaire. Mon Dieu! c'est un moyen tout comme un autre; la question, seulement, est de savoir s'il réussira.

Et comme le marquis semblait chercher quelque chose qu'il ne trouvait pas :

— Ah ! ah ! dit Louchart, je vois ce que c'est : vous êtes étonné parce qu'à l'endroit du mur où vous tenez en ce moment vos yeux fixés, il y avait tout à l'heure, si je ne me trompe, un cordon de sonnette qui n'y est plus.

— En effet, murmura le marquis frappé de surprise.

— Ne perdez pas votre temps à le cher-

cher, monsieur le marquis. Je m'étais aperçu en entrant que j'avais perdu ma cordelière, et j'ai cru pouvoir me permettre... Voyez! continua-t-il en montrant le cordon de sonnette qu'il tenait à la main.

Le marquis se précipita vers la porte et voulut l'ouvrir.

Impossible! elle était fermée.

— Monsieur Louchart! s'écria le marquis. Cette porte...

— Eh ! mon Dieu ! monsieur le marquis, cette porte s'est fermée assez brusquement derrière le pauvre valet que vous étiez en train de chasser quand je suis venu, la clé s'est détachée, je l'ai rattrapée dans sa chute, et... je ne sais comment cela se fait, depuis ce moment-là elle est dans ma poche... Une distraction, probablement.

— Oh ! vous croyez avoir pris toutes vos précautions, monsieur Louchart ! reprit le marquis, dont la colère montait visiblement. Mais de cette fenêtre, je saurai bien me faire entendre, et à ma voix...

— On s'empressera d'accourir, je le crois bien, interrompit Louchart. Par ma foi, je n'en serai pas fâché! Tenez, mon plan est tout fait d'avance. Je frappe de ce poignard le premier qui me tombe sous la main, on m'arrête, on me fait mon procès, on m'interroge, je livre à la justice ce précieux papier, qui devient une pièce de conviction des plus intéressantes; l'affaire s'ébruite, le nom du marquis de Montmeylian est livré à la risée, à l'injure... et je suis vengé.

M. de Montmeylian comprit le danger qu'il y aurait pour lui à rendre ses gens

témoins d'une scène où pouvait se révéler un secret qui mettait son honneur en jeu.

C'était un homme robuste, violent, terrible dans les éclats de la colère.

Le sang lui monta au cerveau; et, se laissant emporter à un mouvement dont il n'avait pas calculé les suites, il se précipita sur Louchart, espérant en avoir raison par la force et le contraindre ainsi à lui livrer le papier qu'il avait sur lui.

Mais le ligueur, dont l'apparence grêle cachait une vigueur peu commune, le saisit par le bras, le conduisit vers un fauteuil, l'y fit tomber pâle de douleur et de rage, et tellement brisé de cette étreinte de fer qu'il fit entendre un gémissement profond.

— Vous le voyez, dit Louchart, je n'ai pas l'air d'un hercule, mais je suis assez fort. Cela trompe bien des gens. Maintenant, prit-il en tenant toujours M. de Montmeylian sous sa main puissante, il me reste, monsieur le marquis, à vous faire mes adieux, et je vous engage à en garder bon

souvenir. Je commence par vous déclarer que je n'abandonne nullement le projet d'union que je viens de vous soumettre et que je ne cesserai pas d'avoir les yeux sur vous. De votre côté, songez à ma proposition, au secret dont je suis possesseur, aux périls que court votre honneur si vous ne faites tous vos efforts pour gagner mon amitié. Sachez surtout et n'oubliez pas que ma haine est longue et vivace, qu'elle ne s'endormira jamais, et que si c'est en vain qu'elle vous poursuit vivant, elle vous poursuivra mort, dans ce qui restera de vous, c'est-à-dire dans votre enfant...

— Ma fille!... murmura le vieillard d'une voix brisée.

— Ne vous plaignez pas. Je vous ai offert le moyen de prévenir tous ces malheurs. C'est à vous de l'accepter. Je repars pour Paris, où j'attendrai votre réponse. Adieu.

M. de Montmeylian demeura une minute encore sur son fauteuil, accablé, sans mouvement.

Puis, il se retourna.

Louchart avait disparu.

Au bout de cinq minutes, il atteignait la grille du parc, encombrée en ce moment par les invités qui arrivaient pour la fête de nuit du château de Montmeylian.

La duchesse d'Amalfi, accompagnée de son mari et de son frère, venait de descendre de carrose, et tous trois s'engageaient déjà dans l'allée qui menait au grand perron, quand M. de Villa-Mayor s'entendit tout à coup appeler par son nom.

Il se retourna et vit, aux reflets de l'illu-

mination qui décorait la grille, un moine qui lui faisait signe d'approcher.

Il alla droit à lui.

— Louchart! s'écria-t-il aussitôt. Vous ici !

— Oui, répondit tout bas Louchart; j'avais quelques affaires d'intérêt à régler dans ce pays... mais je me remets en route pour Paris à l'instant même. Vous n'avez aucune communication à faire à la Sainte-Union?

— Aucune.

— Rien de l'Espagne ?

— Si fait. J'ai reçu hier par un exprès la nouvelle que le subside annuel sera doublé très prochainement.

— Tant mieux. Il y a disette de doublons dans les caisses de la Ligue, et M. de Guise devient d'une parcimonie !...

— Savez-vous, demanda Villa-Mayor,

où en sont nos moyens de défense et comment on recevrait à Paris les régiments du Béarnais, s'il lui venait en tête de rompre la trêve.

— La garnison sera bientôt renforcée de troupes espagnoles et napolitaines, répondit Louchart. Que les huguenots s'y frottent, on leur tordra le cou comme à des poulets.

— Ah! ah! Naples aussi nous fournit son contingent d'hommes... et d'argent, je pense?

— Naples est, depuis peu, un de nos quartiers-généraux, dit Louchart. C'est le point intermédiaire entre Rome et Paris, et si vous vouliez, monsieur le baron, quitter ce pays où vous ne pouvez rendre à l'Union que des services bien au-dessous de votre intelligence et de vos mérites, il me semble qu'une bonne mission à Naples...

— Merci, monsieur Louchart, merci, j'y penserai. Mais en ce moment des affaires de famille m'interdisent de quitter... ma bonne sœur... Toutefois, assurez, je vous prie, MM. les membres de l'Union

que je suis à eux de tout cœur, que rien ne m'échappe, et que je continuerai à les tenir au courant de tout ce qui les intéresse.

— C'est bien. Au revoir, monsieur le baron.

— Au revoir, monsieur Louchart.

Le baron courut rejoindre la compagnie qui s'était grossie en route de plusieurs arrivants, et s'étant aperçu que le duc d'A-

malfi s'était éloigné de sa femme et marchait seul, il se dirigea vers la duchesse et lui offrit son bras pour entrer au château.

Pendant ce temps, Louchart prenait ses mesures pour exécuter les ordres du roi de Navarre. Il n'avait pas un instant à perdre. Il se rendit chez un aubergiste connu dans la contrée pour avoir d'excellents chevaux et choisit le meilleur d'entre eux.

Au moment où il mettait le pied à l'étrier, une charrette chargée de foin sortait de l'auberge, prenant à droite, tandis

qu'il tournait à gauche. Puis cette charrette s'arrêta soudain. Le conducteur venait de rentrer à l'auberge, où il se faisait verser le coup du départ.

Un jeune garçon, huché au haut de la charrette, contemplait attentivement le ciel et semblait étranger à tous les mouvements qui se faisaient près de lui.

— Eh mais, pensa Louchart, déjà monté sur son cheval, c'est le petit bonhomme de tantôt ! Dites donc, ajouta-t-il tout haut, est-ce que ce n'est pas vous qui vous nommez François ?

— C'est moi-même.

— Eh bien, mon jeune ami, je suis charmé de vous rencontrer pour vous féliciter de la façon dont vous avez jugé la fête de ce matin, et principalement quelques-uns de ceux qui y prenaient part.

— Ah! cela vous a fait plaisir? demanda François avec calme.

— Beaucoup plus que vous ne pouvez le supposer. Vous avez du courage?

— Je ne sais pas. Je dis ce que je pense, voilà tout.

— Où allez-vous donc ?

— A Angoulême.

— Ah ça, poursuivit Louchart en rapprochant son cheval de la charrette et d'un ton plus mystérieux, pourquoi n'êtes vous pas à Paris ? C'est là que les âmes énergiques et les convictions fortes peuvent agir et triompher... N'irez-vous pas quelque jour ?

— Peut-être, répondit François. Mais à l'époque où nous vivons, dans ces temps où chaque homme a peut-être une mission à accomplir, le plus pur et le plus saint éprouve le besoin de se purifier et de se sanctifier encore. Un pèlerinage à Rome peut remplir ce but. J'irai d'abord à Rome.

— Soit, mais en revenant de Rome...?

— Je passerai sans doute à Paris.

— Venez m'y voir. Vous me plaisez ;

nous causerons ensemble. Vous n'avez qu'à demander Louchart, un des Seize.

— Louchart, c'est bien. Je vous verrai.

Et tout à coup, le fouet du conducteur ayant retenti dans l'air, la charrette s'éloigna d'un côté, pendant que le cheval de Louchart partait de l'autre.

CHAPITRE SEIZIÈME

XVI

Pendant la fête

Le château de Montmeylian était splendidement éclairé, et ses fenêtres, d'où s'échappaient de magnifiques jets de lumière, ressemblaient de loin aux soupiraux d'une immense fournaise.

Aux lueurs que jetait cette illumination splendide, on voyait les vieux ormes et les hauts peupliers du parc se balancer comme des fantômes.

La soirée était calme et le ciel étoilé.

La lune blanchissait les longues allées de sable, de façon à rendre la promenade aussi facile qu'en plein jour.

C'était une de ces nuits féeriques et enchantées dont il semble que les poètes

seuls puissent avoir l'idée, pour y placer la scène d'une fiction délicate ou d'un roman merveilleux.

Autour des murailles du vieux manoir, et jusque sur les tertres élevés d'où l'on dominait le parc, se pressait une foule bruyante et joyeuse.

C'étaient les paysans des environs qui avaient formé des rondes, et qui s'arrêtaient de temps à autre au milieu de leurs divertissements, pour admirer le superbe coup-d'œil qu'offrait le château et prendre leur part des belles mélodies qu'une troupe

de musiciens italiens exécutaient dans une galerie contiguë à la salle du festin.

C'était, en effet, l'heure du médianoche et les curieuses villageoises se promettaient un grand plaisir de l'heureux instant où elles verraient les dames châtelaines apparaître sur le perron et descendre les dalles de marbre des escaliers découverts, aux bras de leurs cavaliers, avec leurs belles robes de velours et de damas, leurs fraises goudronnées et leurs éventails à jour.

Une femme passait au milieu de ces

groupes, regardant droit devant elle, et comme absorbée dans une pensée unique.

Par moments, elle jetait un regard à la dérobée vers le château, et alors une lueur de contentement placide et calme brillait dans ses yeux.

Elle semblait ne rien voir et ne rien entendre; mais l'expression vive et inspirée de son visage prouvait jusqu'à l'évidence qu'un intérêt mystérieux la préoccupait et qu'il y avait au fond de son âme je ne

sais quel épanouissement d'éspérance et de bonheur.

— Tiens! dit Louison la meunière à la mère Brigitte, très affairée en ce moment à conter une histoire à cinq ou six commères qui l'écoutaient en ouvrant de grands yeux, est-ce que ce n'est pas la Caridès qui s'en va là-bas, du côté du parc?

— Ma foi, oui, répondit Brigitte, en tournant la tête. Tiens! est-ce qu'elle va s'établir dans le pays à cette heure!

— Ah! mais, c'est qu'il ne faut pas plaisanter avec ça, dit la Capeline d'un air important. On dit qu'elle porte malheur. Si elle reste ici, je m'en vais, moi.

— Ne vous inquiétez pas de ça, allez, bonnes femmes, dit une voix à quelques pas de là. La pauvre Caridès est venue ici par curiosité, par souvenir peut-être, et elle s'en retourne dès demain.

Celui qui venait de prendre la parole n'était autre que Gilles-le-Songeur, couché tout de son long sur le versant incliné

d'un tertre voisin, et qui, pour répondre aux deux commères, avait interrompu la leçon de gymnastique qu'il donnait à Fœdor, en lui faisant exécuter, à l'aide de son bâton, des sauts d'une agilité surprenante.

Caridès ne s'aperçut point qu'on s'occupait d'elle.

Tout entière à la pensée qui la guidait, elle suivait la haie vive qui courait le long du parc de Montmeylian, perçant de temps en temps de son regard profond l'ombre

des grands arbres afin d'entrevoir les fenêtres éclairées, s'arrêtant alors subitement comme si le cœur lui eût manqué, puis reprenant sa course avec l'ardeur et l'énergie d'une femme de vingt ans.

Elle marcha ainsi environ dix minutes, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle eût atteint une petite colline d'où l'on découvrait la façade du château et au flanc de laquelle les pluies avaient creusé un ravin qui formait comme une sorte de fossé sinueux et étroit autour du domaine de Montmeylian.

Elle se tint là un moment, immobile, rêveuse, contemplant en quelque sorte avec extase ce beau spectacle d'une nature riche et splendide, toute parfumée des brises du soir et colorée par les premiers reflets de la lune.

Puis, comme si cette contemplation n'eût été en réalité que la manifestation extérieure de l'unique sentiment qu'elle eût au cœur :

— Oui, oui, murmura-t-elle, c'était bien lui... je l'ai vu... Il sortait de chez le roi de

Navarre et est entré dans le parc de Montmeylian. Il est là, dans ce château, derrière ces croisées sans doute... Quand je pense que tout à l'heure j'aurais pu lui parler... lui dire... Oh! mais, demain, je serai plus courageuse... J'irai au manoir de Sainte-Luce... je le demanderai... On m'introduira près de lui. Je ne sais pas ce que je lui dirai; mais quoi que je lui dise, il me répondra, et alors... alors, j'aurai entendu le son de sa voix, je l'aurai vu sourire, j'aurai touché sa main peut-être, et je serai bien heureuse... oh! oui, mon Dieu, bien heureuse!

En levant les yeux pour prendre Dieu à

témoin du bonheur qu'elle espérait, Caridès distingua à sa droite un petit pavillon de forme élégante, adossé à la palissade de clôture.

Ce pavillon, perdu dans les feuilles et les fleurs, était entouré d'une pièce d'eau, résidence habituelle de quelques cygnes à la vie paisible et monotone.

On y arrivait par un petit pont en bois.

Caridès, en regardant encore avec plus

d'attention, vit briller à l'intérieur une lueur terne et tremblante comme celle d'une lampe.

Du reste, nul bruit, nul mouvement.

Personne n'était là ; personne n'avait donc pu remarquer sa présence.

Par prudence pourtant, elle ne voulut point demeurer en vue du pavillon.

Une douce musique s'élevait en ce moment du côté du château.

Elle avança de quelques pas, se trouva bientôt près d'un ravin assez creux dont le bas côtoyait la lisière du parc, le descendit rapidement et alla s'asseoir tout au fond.

Elle se trouva ainsi parfaitement isolée, car, d'un côté, la profondeur du ravin la cachait aux yeux de ceux qui passaient sur la route, et de l'autre, l'escarpement d'une d'une colline boisée et en cet endroit taillée à pic, empêchait qu'elle ne fût aperçue du domaine de Montmeylian.

A la voir ainsi, dans l'attitude de la mé-

ditation et la figure souriante, on devinait qu'elle était sous le charme d'une pensée heureuse.

Bruits de voix, échos de la fète, souffles embaumés, tout ce qui venait du château semblait lui apporter de nouvelles sources de contentement, d'espérance et de vie.

Transportons-nous maintenant au château où il est nécessaire que nous retrouvions certaines physionomies avec lesquelles le lecteur a déjà fait connaissance.

Le souper venait de finir et, sauf quelques retardataires, la foule rentrait bruyamment dans les salons.

M. de Montmeylian, plus sauvage et plus sombre que jamais, se tenait à l'écart, fuyant la conversation et jusqu'à l'approche de ses amis les plus intimes, portant sur son visage la trace d'une colère récente et ne faisant en quelque sorte aucun effort pour la dissimuler.

La marquise, au contraire, douée au plus haut point de cette exquise délicatesse

et de ce sentiment des convenances qui sont particuliers à la femme, faisait les honneurs de sa réception avec résignation et courage.

Elle aussi, pourtant, depuis son entretien avec le chevalier de Sainte-Luce, était en proie à un trouble profond.

Elle aussi souffrait et avait des larmes plein le cœur.

Mais elle luttait et renfermait cette douleur en elle-même.

Laurence, partagée entre l'espoir et la crainte, préoccupée, vaguement inquiète, ne pouvait rester en place et eût donné beaucoup pour être seule, dans sa chambre, afin d'y pouvoir rêver en liberté à ce qui faisait toute la préoccupation de son cœur.

Malheureusement un tel vœu était impossible à réaliser.

La fête n'en était encore qu'à son début et M. d'Andryane n'était pas homme à laisser échapper une si belle occasion de pour-

suivre sa cousine et de l'entourer de ces mille soins, de ces mille hommages qui échappent à l'œil d'un indifférent, mais qui sont autant de déguisements et de transformations de l'amour.

Jamais M. d'Andryane n'avait été aussi assidu ; jamais aussi Laurence ne l'avait trouvé plus insupportable et plus importun.

Le rire, les saillies, le mouvement, la conversation expansive et enjouée s'étaient réfugiés dans une pièce où la belle du-

chesse de d'Amalfi était d'abord venue, disait-elle, chercher un refuge contre la chaleur et le bruit, mais où la galanterie empressée de ses adorateurs ne l'avait pas longtemps laissée seule.

Elle était là, souriant à l'un, répondant à l'autre, triomphant de toutes ces admirations, qu'elle reconnaissait intérieurement comme tout à fait légitimes, lorsqu'une vive agitation se manifesta dans le salon voisin.

— Qu'y a-t-il? dit la duchesse en se tournant du côté de la porte.

— Il paraît qu'il s'agit de quelque chose de fort gai, répondit l'un des soupirants de la duchesse, car j'entends rire à gorge déployée.

— Est-ce que ce n'est pas la voix de M. de Villa-Mayor qui domine par instants toutes les autres ?

— Serait-ce une querelle ?

— Monsieur de Grignon, allez donc voir, reprit madame d'Amalfi ; vous nous direz ce que c'est.

Mais aussitôt la tapisserie se souleva et le baron de Villa-Mayor fit irruption dans la chambre, escorté de cinq à six gentilshommes qui parlaient tous à la fois et à la fois le harcelaient de questions auxquelles il paraissait assez embarrassé de répondre.

Tous riaient très fort.

Villa-Mayor, lui aussi, s'efforçait de rire, mais il était pâle comme la mort.

— Eh ! messieurs, qu'est-ce donc ? demanda madame d'Amalfi.

— Figurez-vous, madame la duchesse, interrompit un de ceux qui interrogeaient le baron avec le plus d'insistance, qu'il vient de se passer entre M. le duc, votre mari, et M. de Villa-Mayor, ici présent, une petite scène des plus divertissantes, mais à laquelle nous avons eu le désagrément de ne rien comprendre, et dont nous avons ri comme des fous, sans savoir même de quoi il s'agissait.

— Alors vous avez ri de confiance? dit gaîment la duchesse.

— Précisément! Et vous allez voir s'il

était possible de garder son sérieux. Nous étions encore à table, et M. de Villa-Mayor venait de prier qu'on lui passât un plat d'oranges glacées, lorsque le duc, tirant brusquement de sa poche...

— Assez!... Je vous en prie sérieusement, messieurs, interrompit Villa-Mayor, dont le visage blême trahissait un embarras cruel, en dépit de ses efforts pour le dissimuler. Assez! c'est une chose fort plaisante, en effet, mais qui doit rester entre M. d'Amalfi et moi.

— Pourtant, observa Villandri, aux

questions que nous lui adressions tous pour savoir le mot de l'énigme, M. d'Amalfi a répondu en nous quittant pour aller faire un tour sous les arbres : Messieurs, demandez l'explication de ce que je viens de faire à mon beau-frère, le baron de Villa-Mayor. Lui seul connaît l'énigme qui vous intrigue si fort ; seul, par conséquent, il peut vous en dire le mot.

— Effectivement, répondit le baron, qui avait eu le temps de se remettre, moi seul pourrais le dire. Mais en parlant, je commettrais une indiscrétion, et vous seriez les premiers à m'en blâmre.

— Quoi! s'écria Villandri, il y aurait là-dessous quelque histoire d'amour?

— Vous l'avez dit.

— C'est différent et nous n'insistons plus.

On se dispersa en riant.

Villandri recommença, pour ceux qui n'y avaient point assisté, le récit de ce qui

s'était passé à table, et le baron, s'approchant de sa sœur, lui dit bas à l'oreille :

— Il faut que je vous parle.

La duchesse fit comprendre d'un geste aux plus zélés de ses poursuivants qu'elle avait deux mots à dire à son frère.

Elle s'empara même de son bras, s'y appuya avec grâce et le conduisit, sans affectation d'ailleurs, vers une cheminée de marbre surmontée d'une magni-

fique glace de Venise, qui se trouvait à l'autre extrémité de la salle.

Arrivée là, et tout en feignant de réparer le désordre de sa coiffure, elle dit à Villa-Mayor, du ton le plus calme et le plus nonchalant :

— Qu'avez-vous donc ce soir, Marco ?

— Vous me demandez cela bien tranquillement ! murmura le baron d'une voix étouffée.

— Eh ! mon Dieu, mon cher frère, si depuis huit jours j'avais pris au sérieux toutes les chimères de votre imagination un peu malade, si surtout j'avais eu le malheur de vous imiter, j'aurais éprouvé de bien violentes émotions, convenez-en.

— Et... vous craignez les émotions.

— Rien ne fane autant le visage, répondit la duchesse en se regardant dans la glace avec complaisance.

— Marietta! Marietta! reprit Villa-

Mayor, je vous dis, je vous répète qu'il s'agit de quelque chose de grave et qu'il faut que vous m'écoutiez.

— Qu'est-ce que je fais donc? demanda la duchesse d'un air gracieux. Mon cher Marco, ne vous déshabituerez-vous donc jamais de prendre les apparences pour des réalités et mes sourires pour une marque de gaîté folle? Mais soyez donc tranquille, je suis aussi sérieuse que vous. Allons, parlez, je vous écoute.

— Marrietta, reprit Villa-Mayor à voix

basse, n'avez-vous remarqué depuis quelque temps aucun changement notable dans la conduite du duc d'Almalfi à votre égard ?

— Aucun.

— Vous n'avez pas saisi un mot, un geste, quelque signe enfin de nature à vous alarmer ?

— Rien... absolument rien.

— Vous le croyez toujours aussi épris de vous?

— Je m'en rapporte à cette glace, répondit la duchesse en souriant gracieusement à son image. Elle me dit que de ce côté je n'ai rien à craindre.

— Oh! les femmes! les femmes! murmura le baron en haussant les épaules avec impatience. L'orgueil de Satan n'est qu'un péché mignon auprès de leur coquetterie!

— Marco, reprit la belle Marietta en baissant légèrement la voix, au lieu de vous livrer à des exclamations ridicules, vous feriez mieux de me dire pourquoi vous m'adressez toutes ces questions.

— Je vous le dirai plus tard... Mais en ce moment...

— Mon Dieu! que regardez-vous donc si attentivement à travers cette croisée?

— Marietta, reprit vivement le baron

en soulevant un rideau et en plongeant du regard dans le parc, ce vieillard qui traverse en ce moment la terrasse et qui gagne la grande avenue des orangers, c'est le duc, c'est M. d'Amalfi, n'est-ce pas ?

La duchesse s'approcha lentement de la fenêtre, comme si elle eût voulu que tous ses mouvements formassent un contraste parfait avec ceux de son frère, suivit la direction qu'il lui indiquait du doigt et répondit :

— Mais sans doute c'est mon mari.

— Où diable va-t-il par là, grommela Villa-Mayor, se parlant à lui-même.

— C'est bien difficile à deviner. Il va prendre l'air.

— Je cours le rejoindre.

— Ainsi, vous vous obstinez à ne point m'expliquer...

— Rien encore... Mais, à mon retour, vous saurez tout.

En moins de deux minutes, M. de Villa-Mayor gagna l'avenue des orangers.

Au moment où il y mettait le pied, le duc disparaissait dans une sombre allée de mélèzes.

Le baron l'aperçut et s'élança à sa poursuite.

Marietta suivit de l'œil son frère ; et alors son visage commença à perdre cette imperturbable sérénité qui jusque-là ne l'avait point encore abandonnée.

Un masque d'inquiétude se répandit subitement sur ses traits ; mais cette impression toute fugitive se dissipa comme un nuage à l'approche d'un galant cavalier qui vint lui offrir sa main et surtout au bruit de la musique du bal qui éclata dans la galerie voisine.

Pendant que ces choses se passaient, le chevalier de Sainte-Luce, exact au rendez-vous que lui avait assigné la marquise, pénétrait dans le parc de Montmeylian par une grille perdue au fond d'un épais taillis, et suivait avec précaution la petite

allée deserte qui conduisait au pavillon des Cygnes.

Arrivé là, il reconnut qu'on ne l'avait pas oublié, et que tout était prêt pour le recevoir.

La petite porte du pavillon était ouverte, et il y avait de la lumière à l'intérieur.

Partagé entre la crainte et l'espérance, tantôt plein de courage, tantôt livré à

l'abattement le plus complet, le chevalier de Sainte-Luce, avant d'entrer dans ce pavillon où l'attendait une révélation si importante, voulut se recueillir dans ses propres pensées et puiser une nouvelle force dans l'incertitude même du grave événement qu'il sentait près de s'accomplir dans sa vie.

Tant d'émotions diverses s'étaient disputé son cœur pendant le cours de cette journée, ses relations entamées avec le roi, son entrevue avec Laurence, son duel avec Cossac, tout cela avait si fortement remué son âme, qu'il avait besoin de ras-

sembler tout ce qui lui restait de fermeté et d'énergie pour ne point faiblir au dernier moment.

Il s'arrêta donc un instant, songeant à la tendre amitié de madame de Montmeylian pour lui, à toutes les raisons qui devaient l'empêcher de rien redouter de sa part qui pût faire obstacle à son bonheur, et se disant qu'après tout il avait au cœur une joie suprême qui devait l'aider à supporter toutes les épreuves, cet amour si naïf et si tendre dont Laurence avait laissé échapper l'aveu.

Redevenu confiant à cette dernière pensée, il reprit sa marche et alla droit au pavillon.

Tout à coup, une brise assez forte s'éleva, et la porte du pavillon se ferma brusquement.

— Comment faire? pensa Sainte-Luce interdit.

Puis, comme frappé d'une idée subite :

— Ah! c'est cela, dit-il.

Il courut à la porte, examina la serrure, tira un petit poignard d'une gaîne de cuir qu'il portait toujours à sa ceinture et en fit jouer la pointe sur le pène.

Le moyen réussit à merveille et en moins d'une minute il se trouva dans l'intérieur.

Sainte-Luce fut bientôt dans la chambre que la marquise lui avait désignée.

Le tableau de chasse fut le premier qui frappa son regard.

Il s'en approcha, non sans ressentir une émotion nouvelle, plus profonde peut-être que toutes celles par lesquelles il avait déjà passé, posa le doigt sur l'œil du tigre, et vit en effet se déplacer un panneau derrière lequel était une petite boîte.

Il l'ouvrit avec la clé d'or dont il était muni, et y trouva un paquet de lettres.

Le chevalier jeta d'abord un coup-d'œil rapide sur la première de ces lettres qui lui tomba sous la main ; puis, comme s'il eût craint d'avoir mal lu, il se rapprocha

de la lampe et redoubla d'attention. Après cette lettre, il en lut une seconde, puis une troisième, et à chacune de ces lectures son teint devenait plus pâle, sa respiration plus ardente, son œil plus fixe et plus hagard.

Puis enfin, succombant à la violence du coup terrible qu'il venait de recevoir, il tomba sur un siége, en se couvrant la figure de ses deux mains et en s'écriant d'une voix étouffée :

— O mon Dieu ! mon Dieu !

Pendant plusieurs minutes, Sainte-Luce demeura anéanti, foudroyé.

La fierté native de ses traits, la fleur de sa jeunesse, cette teinte vive, animée, joyeuse qui donnait à sa physionomie tant d'expression et de charme, tout cela avait disparu à la fois.

On eût dit, à le voir, une statue de marbre, froide, inerte, et sur laquelle le bien et le mal pouvaient passer désormais sans y faire tressaillir une fibre, sans y laisser une trace.

Par degrés, cependant, la vie et le mouvement semblèrent rentrer dans ce corps insensible.

Une autre inquiétude, soudaine et profonde, venait de s'emparer du chevalier de Sainte-Luce et de le rendre tout à coup à lui-même.

Un bruit de pas s'était fait entendre sur le sable du jardin.

Qui donc pouvait venir à pareille heure dans cet endroit écarté du parc?

La marquise de Montmeylian avait recommandé au chevalier la prudence, et il venait de se convaincre que la confiance dont il était l'objet lui imposait une responsabilité terrible.

Il trembla d'avoir été épié, suivi, découvert, et une sueur froide lui couvrit le front.

Mais ce n'était pas le moment de perdre son sangfroid et sa présence d'esprit.

Il se précipita vivement vers un petit

balcon d'où l'on dominait une allée parallèle à l'étang des Cygnes, et il aperçut deux hommes qui suivaient cette allée en causant.

L'un de ces hommes, dont Sainte-Luce ne voyait que le dos, parlait et gesticulait avec véhémence.

L'autre, froid et distrait, et qui daignait l'écouter à peine, était le duc d'Amalfi.

Le chevalier le reconnut parfaitement,

bien qu'il ne se fût rencontré avec lui que deux ou trois fois.

— Ah çà, dit enfin le duc du ton de quelqu'un qu'on pousse à bout, ah çà, mon cher monsieur, vous tenez donc absolument à ce que je vous dise pourquoi tout à l'heure, à table, je me suis permis de vous faire passer, en place d'oranges glacées, que vous me faisiez l'honneur de me demander, un plat sur lequel j'avais eu la fantaisie, assez bizarre, je l'avoue, de mettre trois dés à jouer?

— Je vous en prie encore une fois, ré-

pondit celui dont Sainte-Luce ne distinguait pas le visage, et qui n'était autre que le baron de Villa-Mayor. Je vous en prie avec instance, et s'il le faut, j'en appelle à votre courtoisie.

— Du moment que ma courtoisie est engagée en cela, dit le duc, je ne puis plus reculer, et je vais vous satisfaire. Je vous ai envoyé ces trois dés, mon cher monsieur, parce qu'ils sont à vous, parce qu'ils sont votre propre bien, et que je les ai reçus d'un de mes parents qui habite Sienne en Italie, avec prière de vous les restituer.

— Comment cela? dit le baron d'une voix étranglée.

— On joue beaucoup à Sienne, n'est-ce pas? demanda le duc d'un air insouciant.

— A Sienne?

— On y joue même très gros jeu!

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, répondit M. d'Amalfi en regardant fixement le baron, je veux dire, monsieur, que je viens de rédiger pour notre Saint-Père le pape, une requête qui, d'ici à peu de temps peut-être, changera entre nous bien des choses.

— Ah ! une requête au Saint-Père?

— La voici, reprit le duc en la tirant d'un portefeuille, et si vous désirez la con-

naître... tenez, la lune est superbe, et mon écriture est assez lisible.

Le baron reçut le placet des mains du duc et le parcourut rapidement.

Un éclair de fureur étincela dans ses yeux, et en même temps il jeta un triple regard sur la solitude qui l'entourait, sur le duc qui marchait près de lui, puis sur quelque chose qui brillait au bas de la porte du pavillon.

Il s'avança pour mieux distinguer l'ob-

jet qui attirait son attention et dans lequel il croyait reconnaître un poignard.

C'était en effet celui de Sainte-Luce qui était resté sur le gazon.

Villa-Mayor se baissa vivement et s'en saisit.

Sainte-Luce se pencha pour tâcher d'apercevoir enfin le visage de Villa-Mayor et pour voir aussi ce qu'il venait faire si près du pavillon.

Mais tous ses efforts furent inutiles ; et comme il ne songeait plus à son poignard, il lui fut impossible de se rendre compte de ce mouvement du baron.

— Eh bien ! demanda M. d'Amalfi, que pensez-vous de ma lettre à Sa Sainteté ?

— Mon Dieu, monsieur le duc, répondit le baron, que voulez-vous que je vous dise ? La calomnie ne respecte rien et invente parfois les fables les plus absurdes. En voici bien la preuve.

— Tâchez, monsieur, de me prouver que les faits qui m'ont été dénoncés sont autant de mensonges, et je verrai ce que j'aurai à faire.

— J'accepte avec reconnaissance cette parole, mon cher duc, s'écria Villa-Mayor d'un ton plein de noblesse. Elle est digne d'un gentilhomme, et je n'attendais pas moins de vous. Je vous demande huit jours pour notre justification.

— Huit jours... soit! reprit le duc.

— C'est singulier, dit à part lui Sainte-Luce, en suivant de l'œil Villa-Mayor, la voix de cet homme... sa tournure... Oh! je me trompe sans doute.

Ils étaient parvenus à un sentier étroit qui s'élevait en monticule et côtoyait l'extrémité du parc; le baron s'effaça avec respect pour faire à M. d'Amalfi les honneurs du pas.

Le duc entra dans le sentier, Villa-Mayor le suivit.

Ce sentier était bordé de buissons peu élevés, de sorte que Sainte-Luce ne perdit pas de vue les deux promeneurs.

Il y eut un moment de silence.

Tout à coup le baron porta la main à sa poche, et l'on entendit rouler sur le sable un objet qui rendit un son métallique.

M. d'Amalfi s'arrêta.

— Ne faites pas attention, monsieur le

duc, dit le baron du ton le plus obséquieux et le plus poli ; c'est une piastre que j'ai laissé tomber par mégarde. Tant mieux pour qui la trouvera.

— Mais la voici, dit le duc.

— Où donc ?

— Là, sur l'herbe.

Et, en disant cela, M. d'Amalfi se baissa pour ramasser la piastre.

Alors, un cri terrible et prolongé se fit entendre.

Le duc, frappé au milieu du dos, était blessé mortellement.

Il fit encore quelques pas et alla tomber dans les broussailles les bras tendus en avant.

Ce cri avait terrifié le baron.

Cependant, il ne pouvait s'éloigner sans

s'être ressaisi du placet adressé au pape.

Il se jeta sur le cadavre pour lui visiter les mains.

Elles étaient ouvertes et vides.

Il regarda à droite et à gauche, revint en arrière, fouilla de l'œil tout l'espace qui l'environnait et ne trouva rien.

Au même instant, il vit au loin les ar-

bres s'éclairer et entendit un murmure sourd qui grossissait en s'approchant.

C'étaient les gens du château qui accouraient avec des torches.

Il rebroussa chemin, se glissa dans une charmille et gagna tout doucement le côté opposé du parc sans être rencontré.

Le chevalier de Sainte-Luce, témoin involontaire et forcé de cette scène, avait tout vu, excepté la figure de l'assassin.

Au moment où le duc tomba pour ne plus se relever, la stupeur le cloua à sa place et il demeura un instant glacé d'épouvante et d'horreur.

Mais peu à peu, le sentiment de la réalité lui revint, et il comprit qu'il devait avant tout défendre et garder le secret terrible que venait de lui confier la marquise de Montmeylian.

Il retourna brusquement à sa cassette, y replaça la correspondance mystérieuse, fit disparaître en un instant toutes les

traces de sa visite au pavillon, et se disposa à sortir.

Il n'était plus temps.

Les gens du château se pressaient en foule autour du cadavre du duc d'Amalfi, et l'un d'eux, s'adressant au marquis de Montmeylian qui avait voulu marcher à leur tête, s'écriait en montrant le pavillon :

— Voyez, monseigneur, là, de la lumière!

— Au pavillon des Cygnes! au pavillon des Cygnes! s'écrièrent en même temps un grand nombre de voix.

Et on se précipita du côté de l'étang.

En un instant, le petit pont de bois qui menait au pavillon fut couvert de monde.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Sainte-Luce en invoquant le ciel, donnez-moi le courage et l'inspiration!

— C'est étrange, remarqua tout bas M. de Montmeylian. La marquise seule a la clé de ce pavillon. Qui donc a osé y pénétrer?

En un clin d'œil, le pavillon fut envahi.

Sainte-Luce, prêt à sortir, se trouva face à face avec le marquis.

— Monsieur de Sainte-Luce! s'écria le vieillard d'une voix étranglée par l'émotion, monsieur de Sainte-Luce... vous ici!

Le chevalier resta immobile et ne répondit pas.

— Que faisiez-vous là ? cria une voix dans la foule.

— Oui ! oui ! que faisait-il là ? répétèrent toutes les voix ensemble.

— Qu'il réponde !... qu'il réponde !...

Sainte-Luce garda le silence.

M. de Montmeylian, appuyé sur l'angle d'un meuble, l'observait, en proie à une anxiété fébrile.

Alors s'élevèrent de tous côtés des exclamations confuses.

— Vous ne dites rien, monsieur le chevalier, reprit le marquis avec une impatience mal contenue. Allons, soyez franc... l'endroit est mystérieux, l'heure est propice... convenez que quelque rendez-vous d'amour...

— Monsieur le marquis, dit le comte d'Andryane, en s'interposant entre M. de Montmeylian et Sainte-Luce, n'oubliez pas que vous avez une fille, et qu'une parole irréfléchie pourrait avoir pour elle des résultats funestes. M. de Sainte-Luce est prisonnier de cette haie vivante qui l'entoure et qui n'est guère disposée, vous pouvez le voir, à lui rendre la liberté sans conditions. Nous lui devons, nous nous devons à nous-mêmes d'entendre ses explications.

Les clameurs recommencèrent.

Sainte-Luce fit le geste d'un homme qui va parler, mais il s'arrêta aussitôt.

— Voyez donc comme il est pâle.

— Il n'ose pas s'expliquer...

— Tenez, monsieur le marquis, s'écria celui qui avait signalé le premier la présence du chevalier dans le pavillon, tenez, sa gaîne est vide.

— C'est l'assassin! hurla la foule avec un formidable ensemble.

— L'assassin! répéta à mi-voix le marquis avec un sourire d'incrédulité.

Au moment même où ce mot était prononcé, et par une de ces coïncidences qui sont comme des jeux cruels du hasard, un nouveau personnage se frayait un passage à travers le flot des curieux, et apportait un témoignage qui allait être comme un écho de cette parole terrible.

Ce personnage était Pierre Godard, qui, attiré par le bruit et poussé sans doute aussi par le sentiment de son importance,

n'avait pas cru pouvoir se dispenser de jouer son rôle dans une affaire qui, selon toute apparence, allait être appelée à avoir un grand retentissement.

Après être allé s'assurer de près, comme tous les autres, que le duc d'Amalfi avait rendu le dernier soupir, le veilleur de nuit de Nérac s'était relevé vivement et avait serré quelque chose sous les plis de son pourpoint.

Deux ou trois personnes avaient vu ce

mouvement et s'étaient mises à le questionner.

Tout discret qu'il fût, il n'avait pu s'empêcher de prononcer quelques mots qui, sans donner une explication précise, ne devaient cependant laisser aucun doute sur l'importance de la découverte qu'il venait de faire.

On le pressait donc, on l'entourait ; on était impatient de savoir ce qu'il avait trouvé.

Mais si ces braves gens espéraient faire parler Pierre Godard, c'est qu'ils ignoraient assurément à qui ils avaient affaire; car nul mieux que lui ne connaissait les lois de la hiérarchie, et ce n'était pas dans une circonstance aussi solennelle qu'il eût voulu procéder d'une façon irrégulière et en dehors des formes voulues.

— Je suis ici, disait-il, chez le marquis de Montmeylian. C'est chez le marquis de Montmeylian qu'a eu lieu le crime. Je ne parlerai qu'au marquis de Montmeylian.

Enfin, il arriva devant lui et indiqua

d'un geste à la fois respectueux et ferme qu'il réclamait un moment d'attention.

— Que voulez-vous ? demanda M. de Montmeylian, qui ne supposait pas que rien de sérieux pût venir de Pierre Godard. Nous sommes pressés ; hâtez-vous.

— Monsieur le marquis, répondit celui-ci en prenant sa pose officielle, et en observant les physionomies pour juger de l'effet qu'il allait produire, monsieur le marquis, je crois, sauf meilleur avis, que dans les graves circonstances où nous

sommes, les cris n'avancent à rien, et qu'il vaudrait mieux, avant toute manifestation tumultueuse, tâcher de découvrir quelque bonne preuve à l'appui de l'accusation.

— Vous parlez comme un livre, maître Pierre, interrompit brusquement le marquis. Mais, précisément, la preuve dont vous sentez si bien la nécessité, vaudrait infiniment mieux que toutes vos paroles.

— Cette preuve, je l'ai, répondit solennellement Pierre Godard.

— Vous l'avez ?

— Ce poignard, que je viens de retirer tout sanglant du corps de M. le duc d'Amalfi... ce poignard dont il ne s'agit plus que de retrouver la gaîne.

Et maitre Pierre se redressa d'un air triomphant.

— Ce poignard! s'écria le marquis frappé de stupeur, ce poignard serait celui du chevalier de Sainte-Luce !

Il y eut comme un moment d'attention haletante et fébrile.

De toutes parts on regarda le chevalier.

Ce regard lui demandait un mot, un geste, quelque chose enfin qui détruisît ou confirmât une accusation aussi horrible.

Il ne fit pas un signe de dénégation.

Bien plus, il n'opposa aucune résistance à un paysan qui, plus hardi que les autres, s'empara brutalement de sa gaîne pour voir si elle s'adaptait à la lame du poignard, épreuve qui réussit parfaitement.

Tout se réunissait pour l'accabler.

Tout le condamnait.

— Monsieur de Sainte-Luce, dit le marquis d'une voix tremblante, vous reconnaissez cette arme pour la vôtre?

— Oui, monsieur le marquis.

— Ainsi vous avouez que c'est vous qui avez assassiné...

— Quand je voudrais le nier, toutes les preuves ne sont-elles pas contre moi ?

Pierre Godard parut abruti de ce qu'il venait de faire.

Il n'avait pas compté sur un résultat aussi prompt, et surtout il n'aurait jamais

supposé que Sainte-Luce pût en être victime.

— Non, non, c'est impossible, s'écria le comte d'Andryane, dans un élan de générosité qui lui fit oublier que le chevalier était son rival, M. de Sainte-Luce est gentilhomme, et je me porterais garant...

— Je vous suis reconnaissant de cette parole, monsieur le comte, dit Sainte-Luce, en adressant à Andryane un geste de remerciement ; mais contre l'évidence, tout est inutile.

Pierre Godard, qui était un peu philosophe, un peu superstitieux, un peu fataliste, contemplait avec recueillement cette grande infortune, et tâchait de lui trouver une explication raisonnable.

. . .

— Au fait, pensa-t-il, ce matin, et quoique le roi ait pu dire, ce n'est pas le chevalier qui devait remporter le prix de l'arquebuse. Il ne l'a eu qu'au mépris de tous les règlements et de tous les usages. C'est singulier, sur le moment même, je me suis douté que cela lui porterait malheur; et le fait est qu'en y réfléchissant bien, un homme capable d'une telle infraction aux lois établies...

Une compagnie d'archers survint en ce moment au pas de course, et son arrivée arrêta Pierre Godard au beau milieu de son raisonnement.

Le marquis jeta un regard rapide sur tous ceux qui l'entouraient et s'adressant au veilleur de nuit :

— Maître Pierre, lui dit-il, il faut qu'avant une heure le chevalier de Sainte-Luce soit remis entre les mains du prévôt de Nérac. C'est vous que je charge de ce soin. Ces hommes, continua-t-il en mon-

trant les archers, vous accompagneront et veilleront à ce qu'il ne puisse s'échapper. Allez.

Au demeurant, Pierre Godard avait bon cœur, et, bien que Sainte-Luce se fût rendu coupable, en acceptant le prix de l'arquebuse, d'une infraction au réglement qui lui paraissait inexcusable, il se sentit une larme à l'œil en songeant que, le matin, il avait conduit en triomphateur celui-là même qu'il était obligé maintenant de traiter en prisonnier.

Il y eût eu là pour lui un beau texte à

réflexion sur les vicissitudes et l'instabilité des choses humaines.

Mais il fallait obéir.

Faute de temps, il se contenta de soupirer, retroussa machinalement sa moustache et ordonna au chevalier de le suivre.

Un instant après, le pavillon était vide, et tout le monde se dirigeait silencieusement vers la grande grille du château.

On rencontra là M. le baron de Villa-Mayor, qui s'informa avec les marques du plus vif intérêt de tout ce qui était arrivé, et à qui on fut obligé de raconter, sans en excepter un seul, tous les détails du fatal événement.

Quand le lieu où cette tragédie venait de se passer fut redevenu désert et silencieux, un bruit de pas se fit entendre dans le fossé profond qui circulait au bas du buisson de clôture du parc de Montmeylian.

C'était Caridès qui s'éloignait trem-

blante et le visage pâle de terreur.

— Un crime, murmurait-elle ; oui, il y a eu un crime... mais qui l'a commis ? qui en a été victime ? Oh ! ce papier qui est tombé près de moi... au moment même où le cri a retenti... Ce papier... je le garderai précieusement. Qui sait ! j'ai peut-être entre mes mains de quoi faire reconnaître l'innocent et condamner le coupable !

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

XVII

La Mère et la Fille.

L'arrestation du chevalier de Sainte-Luce, sa résignation, ses aveux devant le prévôt de Nérac, produisirent dans tout le pays une sensation douloureuse. Mais le coup fut surtout terrible pour la marquise

de Montmeylian qui, à la première nouvelle de ce qui s'était passé au pavillon des Cygnes, tomba dans un délire qui lui retira toute connaissance et mit sa vie en danger.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le fatal événement, et la fièvre n'avait pas encore laissé à la marquise une seule heure de trêve. Couchée sur son lit de douleur, elle semblait, du fond des ténèbres où son intelligence était plongée, faire des efforts inouïs pour ressaisir la réalité qui lui échappait sans cesse, et par moments des mots inintelligibles sortaient

de sa bouche. Ces mots, tout informes, tout insignifiants qu'ils fussent, un homme était là qui les écoutait avidement, qui les recueillait, qui les saisissait au vol. Cet homme était le marquis de Montmeylian. Et lorsque Laurence, épuisée de lassitude, lorsque les femmes de la marquise, brisées de sommeil, sortaient de la chambre de la malade ou s'endormaient dans un coin, le vieillard, toujours attentif, toujours éveillé, se tenait là, penché sur le chevet de la pauvre femme, épiant toutes les impressions qui passaient sur ce pâle visage avec la rapidité de l'éclair, prêtant l'oreille aux sons inarticulés que rendaient ces lèvres mourantes, l'œil fixe et l'air inquiet comme

le tigre qui guette sa proie. Nous le retrouvons seul avec elle, assis près de son lit et le front appuyé sur ses mains.

La marquise se retourna. M. de Montmeylian, arraché à sa rêverie, se leva, croyant qu'elle allait parler.

Deux minutes se passèrent, et le silence de la chambre ne fut troublé que par le bruit monotone et saccadé de la respiration de la malade.

— Rien! murmura le marquis, rien en-

core! Ainsi, pas un signe, pas un indice ne me révèlera jamais ce que j'avais tant d'intérêt à savoir; même au milieu du délire, elle est discrète, elle se tait. Ce nom de Sainte-Luce n'est pas venu une seule fois sur ses lèvres.... Et pourtant, c'est à la nouvelle de l'arrestation du chevalier que cette horrible fièvre s'est emparée d'elle; c'est en apprenant que le chevalier s'était déclaré coupable qu'elle a poussé ce cri d'angoisse qui nous a effrayés tous et qu'elle est tombée là, sur ce lit, blanche et inanimée comme une statue! Sainte-Luce! Sainte-Luce! ce nom me poursuivra donc partout! Avant notre mariage, elle était fiancée au baron de Sainte-

Luce ; un an plus tard, et pendant que j'étais à Constantinople, ce même baron de Sainte-Luce est venu habiter ses terres, voisines des miennes, son château presque en face du mien.... Oh! si ce damné Cossac ne l'eût pas tué à Berlin, il serait revenu, il aurait parlé, je me serais vengé peut-être...

Il s'arrêta un instant ; puis reportant son regard sur la marquise assoupie :

— Après avoir aimé le père, pourquoi cet intérêt qu'elle porte au fils, à ce fils

dont personne dans le pays ne connaît la mère? Que faisait-il dans ce pavillon? et ce crime, pourquoi l'a-t-il commis? et s'il ne l'a pas commis, qui a pu le porter à s'en déclarer coupable? Ah! c'est à devenir fou!

Epuisé par ces efforts d'intelligence qui n'aboutissaient qu'à des résultats stériles, M. de Montmeylian laissa retomber sa tête sur sa poitrine et se plongea dans une sombre rêverie.

Pendant ce temps, Laurence était ac-

coudée sur le balcon d'une fenêtre du rez-de-chaussée, perçant du regard l'ombre de la nuit et donnant tous les signes de la plus vive impatience.

— Ah ! s'écria-t-elle enfin, le voici !

Elle quitta le balcon, prit une lampe dont la lueur terne éclairait à peine ses pas et courut ouvrir la porte.

Un homme entra.

C'était le comte Philippe.

— Eh bien ! dit-elle d'une voix tremblante, qu'avez-vous appris ? que savez-vous ?

— L'instruction du procès ne se poursuit que très lentement, répondit Andryane. Mais il y a déjà eu deux interrogatoires.

— Et... ses réponses ?

— Toujours les mêmes.

— Il persiste à dire que c'est lui ?...

— Ses déclarations à cet égard ont été si catégoriques et si nettes, que le prévôt a fait cesser toutes les recherches de la justice. Le jugement sera rendu, dit-on, très prochainement.

— Le jugement !... cela veut dire la mort, n'est-ce pas ?

Elle tomba sur un siége, pâle et glacée, et répétant :

— Oh! oui... la mort! la mort!

Et elle fondit en larmes.

Le comte l'observait d'un air de compassion, mais les sourcils froncés et la poitrine haletante.

— Mourir! s'écria Laurence en se tordant les mains, mais c'est horrible! Car, j'en suis sûre, et vous devez en être sûr aussi, vous qui le connaissez. M. de Sainte-Luce n'est pas coupable.

— Il est vrai, dit le comte, que j'ai peine à me figurer que le chevalier de Sainte-Luce soit l'auteur du meurtre de M. d'Amalfi. Mais, en présence d'aveux aussi formels...

— Il avoue, je le sais bien, interrompit Laurence avec un sombre désespoir... Il avoue! et cependant, sans savoir qui peut le pousser à s'accuser ainsi, je jurerais... Ah! tenez, mon cousin, je jurerais sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur la vie de ma mère, qu'il est innocent!

Andryane laissa à la douleur de Lau-

rence le temps de s'exhaler en sanglots, puis s'approchant d'elle, et s'appuyant sur le dos du fauteuil où elle était assise :

— Chaque jour, dit-il, porte avec lui son enseignement, Laurence. Ce que j'ignorais hier, ou du moins ce que je ne faisais que soupçonner, je le sais aujourd'hui. Vous aimez le chevalier de Sainte-Luce.

Laurence ne répondit pas; mais elle leva vers le comte son visage pâli par la souffrance et ses grands yeux bleus baignés de pleurs.

Andryane détourna la tête et porta la main à son front.

— Oh ! pardonnez-moi, lui dit-elle. Vous qui, le sachant votre rival, avez eu pitié de lui et l'avez noblement défendu, vous serez généreux pour moi, comme vous l'avez été pour lui... Et si ce que je vais vous dire peut adoucir votre peine, croyez, oh ! oui, croyez bien que si je ne l'eusse point connu, c'est vous, vous seul...

Elle n'acheva pas, mais elle tendit sa main au comte.

Celui-ci s'en empara et l'éleva jusqu'à ses lèvres; puis il la laissa retomber aussitôt, mouillée d'une larme qu'il n'avait pas eu la force de retenir.

Tout à coup, on appela Laurence au dehors.

Elle courut au vestibule et y rencontra la duchesse d'Amalfi, qui descendait de chez la marquise de Montmeylian avec le baron de Villa-Mayor.

— Nous n'avons pas voulu rentrer dans

nos appartements, dit la duchesse, sans venir voir comment tout allait ici. Pourquoi n'êtes-vous donc pas près de votre mère, Laurence ?

— J'y retourne à l'instant même, madame, et si je l'ai quittée quelques minutes, c'est que des ordres indispensables à donner...

— Vous ne m'en voulez pas de vous avoir fait cette observation, n'est-ce pas, ma nièce ? reprit la duchesse d'un ton de sympathie qui n'était pas exempt d'une

certaine affectation. Ah! c'est que vous m'êtes chère, mon enfant, et que si jamais une malheureuse fatalité vous retirait vos protecteurs naturels, je serais appelée à vous servir de mère...

Et comme une expression d'effroi se dessinait sur le visage de la jeune fille.

— Oh ! rassurez-vous, dit-elle ; j'espère bien que nous n'en sommes pas là et que votre excellente mère sera bientôt rétablie ; mais qui peut pénétrer les desseins de Dieu, et qui oserait se flatter d'être à

l'abri de sa colère !... Ainsi, pour ne citer que mon exemple, pouvais-je prévoir que le duc d'Amalfi...

— Le fait est qu'il y a là quelque chose de terrifiant, dit Villa-Mayor. Ma sœur et moi nous ne sommes pas encore remis de ce coup de foudre. Pauvre vieillard ! encore si frais, si robuste !

— Je retourne près de ma mère, dit Laurence en se dirigeant vers l'escalier.

— Adieu, soignez-la bien.

Quand Laurence se fut éloignée, la duchesse dit à l'oreille de Villa-Mayor.

— Je parierais qu'elle n'était pas seule dans ce rez-de-chaussée, la croisée est ouverte... regardez donc un peu à l'intérieur.

Villa-Mayor passa la tête, jeta un coup-d'œil à droite et à gauche de la chambre et revenant à la duchesse :

— Il n'y a personne, dit-il, la lampe brûle sur la table, voilà tout.

Effectivement, M. d'Andryane était sorti par une porte de derrière et avait déjà quitté le château.

Villa-Mayor reprit :

— Ah çà, que craignez-vous donc de cette jeune fille... de votre nièce?

— Je crains... eh! mon Dieu... je crains tout. Je ne sais pourquoi j'ai en tête qu'elle aimait ce chevalier de Sainte-Luce...

— Comment! est-ce que vous le connaissez, vous, ce chevalier?

— Comme vous. C'est-à-dire que je l'ai aperçu de loin une fois ou deux. Mais un jour qu'on prononçait son nom devant Laurence... il m'a semblé...

— Eh bien! quand cela serait...

— J'admire votre assurance! Entre amoureux, on se dit bien des choses; et s'il parlait...

— Que dirait-il ? interrompit Villa-Mayor en baissant prudemment la voix. Qu'il est innocent? Cela m'est bien égal. Personne ne m'a vu ; j'ai pleuré à l'enterrement du défunt, et je me suis ruiné en habits de deuil! Que faut-il de plus? Je n'ai jamais été si tranquille.

Le frère et la sœur disparurent dans l'obscurité.

Laurence remonta chez sa mère.

— Eh bien? demanda-t-elle au marquis.

— Je ne sais que penser, répondit M. de Montmeylian, toujours assis au chevet de la marquise. La fièvre paraît moins forte... mais le médecin nous dira lui-même s'il y a lieu de s'en réjouir... car ses mouvements deviennent de plus en plus rares; le son de sa voix s'affaiblit, et sans le mouvement de sa respiration qui semble elle-même se ralentir, il y a des moments où l'on dirait...

— Oh! s'écria Laurence en tendant les bras vers son père, n'achevez pas!

Le silence recommença dans la chambre.

Au bout de quelques minutes, le vieillard, vaincu par la fatigue, laissa tomber sa tête en arrière et parut céder au sommeil.

Laurence courut à lui.

— Mon père, lui dit-elle tout bas, mon père, voilà quatre jours et quatre nuits que vous passez sans dormir, quatre jours et quatre nuits que vous n'avez pas cessé un instant de prodiguer vos soins à ma mère. Vous avez fait plus que votre devoir, plus que vos forces ne peuvent supporter.

Retirez-vous, retournez dans votre appartement. Je suis là, fiez-vous à moi, et allez prendre du repos.

— Vous le voulez ?

— Je vous en supplie.

Laurence donna son front à baiser au marquis, et celui-ci sortit lentement, comme à regret, après avoir jeté à sa femme un long et dernier regard.

Laurence reconduisit son père jusque sur l'escalier.

Elle le suivit de l'œil jusqu'à ce qu'il fût rentré chez lui ; puis elle revint vivement vers la chambre de la marquise.

Mais à peine touchait-elle le seuil qu'elle s'arrêtait épouvantée et jetait un grand cri.

— Ma mère ! ma mère !

Madame de Montmeylian était au milieu de la chambre; debout, les cheveux en désordre et l'œil brillant d'un éclat étrange.

— Tais-toi, dit-elle à sa fille, tais-toi.

— Ma mère, que signifie...

— Cela signifie, mon enfant, que là, clouée sur mon lit, ne pouvant ni parler, ni me plaindre, j'attendais le moment où je serais enfin seule.

Elle courut à son secrétaire et l'ouvrit d'une main ferme.

— Mais qu'allez-vous faire? demanda Laurence.

— Ce que je vais faire?... Tu veux le savoir... Eh bien! je vais sauver le chevalier de Sainte-Luce!

Laurence porta la main à son cœur, comme si la joie eût été au moment de l'étouffer

— Mais je ne puis le sauver seule, reprit gravement la marquise, et c'est toi qui vas m'y aider... t'en sens-tu le courage ?

— Oh! que faut-il faire?... parlez!

— Attends.

Madame de Montmeylian s'assit devant le secrétaire, prit une plume, du papier, et se mit à écrire.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

XVIII

L'arquebusade.

En quittant la chambre de sa mère, Laurence demanda Mulaour, son coursier favori, et dix minutes après, elle était sur la route de Nérac, passant comme un trait à travers les campagnes, franchissant

haies et fossés, sans même songer aux périls qui la menaçaient à chaque pas dans cette course effrénée.

Une seule pensée occupait son esprit : Sainte-Luce, cette âme si noble, ce caractère si fier et si élevé, Sainte-Luce accusé du crime le plus odieux! Et non-seulement accusé, mais convaincu, car ne s'était-il pas lui-même avoué coupable?

Et pourtant, malgré toutes les preuves qui l'accablaient, malgré cet aveu sorti de sa propre bouche, Laurence l'absolvait dans son cœur avec autant de calme et de

sérénité que si toutes les présomptions lui eussent été favorables.

D'ailleurs, sa mère ne lui avait-elle pas dit : Porte-lui cette lettre, et il est sauvé? Et sa mère eût-elle pu s'intéresser à un assassin? Une simple lettre pouvait-elle sauver un homme coupable d'un pareil crime? Telles étaient les réflexions qui surgissaient coup sur coup dans l'âme de mademoiselle de Montmeylian et achevaient d'y porter la conviction qu'avait déjà commencée en elle cette secrète voix intérieure qui parle aux cœurs aimants, clarté plus sûre, plus infaillible que tous les raisonnements du monde.

Et pourtant une crainte terrible agitait la jeune fille : cette innocence qu'elle eût jurée sur sa tête, les juges voudraient-ils la reconnaître ? Cette lettre avait-elle bien le pouvoir d'éclairer leur esprit, comme le croyait sa mère ? Enfin mille appréhensions venaient la tourmenter et la faisaient passer sans cesse de l'espoir au découragement.

Après vingt minutes de galop, mademoiselle de Montmeylian entrait dans Nérac, et un instant après elle mettait pied à terre au seuil de la prison.

Un soldat y montait la garde, sa hallebarde à la main, et appuyé dans une encoignure.

A quelques pas de lui, une femme était accroupie, les deux coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, le regard obstinément fixé sur la porte de la prison et aussi immobile que si elle eût été de pierre.

—Tenez, dit vivement Laurence au soldat, voici une lettre que j'apporte au chevalier de Sainte-Luce, il faut que je la lui remette

sans retard, c'est de la part de madame la marquise de Montmeylian.

— Attendez un instant, dit le soldat.

Il entra dans la prison dont il referma la porte derrière lui.

Au nom de Sainte-Luce, la femme accroupie s'élança brusquement vers Laurence, et lui saisissant la main :

— Vous venez voir le chevalier de Sainte-

Luce, vous venez le sauver, n'est-ce pas? dit-elle avec une ardeur fiévreuse, car vous savez bien qu'il est innocent, vous savez bien que ces hommes sont fous quand ils disent qu'il est assassin... Lui! assassin! mais ils sont fous, mon Dieu! ils sont fous.

Et en parlant ainsi, la pauvre femme passait sa main dans ses cheveux avec une expression de douleur et d'égarement qui eût navré l'âme la plus insensible.

— Vous connaissez le chevalier de

Sainte-Luce? demanda Laurence d'une voix émue.

— Oh! oui, je le connais.

— Mais qui donc êtes-vous pour lui porter un si vif intérêt?

— Je suis Caridès, Caridès la Sévillanne.

— N'est-ce pas vous qu'on appelle la

femme de la Croix-de-l'Ermite ? demanda la jeune fille en tressaillant légèrement.

— Oui, répondit Caridès, et c'est moi qui l'ai tenu tout petit dans mes bras, c'est sous mes caresses qu'il a grandi.

Laurence se rapprocha tout à coup et prit dans ses deux mains blanches la main brune et forte de la Sévillane.

— Il y a quinze ans, reprit Caridès, oh ! comprenez-vous ? quinze ans que je ne

l'avais vu, quinze ans que je pensais à lui jour et nuit, car il passait dans tous mes rêves. Un jour j'apprends qu'après de longs voyages il est de retour dans ce pays. Je pouvais le revoir! Oh! vous n'imaginez pas mon bonheur! je partis à pied, je fis vingt lieues en un jour, vingt lieues à l'ardeur du soleil; je ne sentais ni la fatigue, ni la faim, ni la soif; je n'avais qu'une pensée, qu'un désir : arriver aux jeux de Saint-Gelais, où j'espérais le voir... Hélas! j'arrivai une heure trop tard.

— Pauvre femme! dit Laurence en

pressant affectueusement la main de Caridès.

— Je vis de loin la plume blanche qui flottait sur sa tête; c'était bien peu... pourtant je fus bien heureuse! Il avait si bon air sur son cheval noir! Je l'aperçus aussi le soir, mais sans voir encore son visage, au moment où il sortait de chez le roi de Navarre. Il se rendait au château de Montmeylian, où il y avait fête de nuit. J'y allai, je me glissai sur la lisière du parc, je passai là toute la soirée, contente de regarder de loin le château où il était sans doute... Tout à coup un grand bruit se

fait entendre, et l'on dit que le chevalier de Sainte-Luce... Oh ! mais cela n'est pas; dites leur que cela n'est pas.

— Ne craignez rien, répondit vivement Laurence, je viens pour le sauver, et demain, dans quelques heures peut-être, il aura quitté cette horrible prison.

— Mais qui donc êtes-vous? demanda tout à coup Caridès à Laurence.

— Je suis Laurence de Montmeylian.

— Et vous l'aimez aussi?

- Oui... oui, je l'aime... répondit la jeune fille en baissant les yeux.

— Oh! je comprends! s'écria Caridès en baisant la main de Laurence avec une tendresse passionnée, vous êtes toute sa pensée, tout son bonheur. Oh! aimez-le, aimez-le bien et que le ciel vous protége!

Le soldat revint en ce moment et dit à Laurence qu'il lui était permis de rendre

visite au chevalier de Sainte-Luce. Alors Caridès jeta à mademoiselle de Montmeylian un regard si triste et si suppliant, que celle-ci en fut tout émue.

— Monsieur, dit-elle au soldat, est-ce que cette pauvre femme ne pourrait pas entrer avec moi?

— Pas possible, mademoiselle, répondit celui-ci ; j'ai l'ordre formel de ne laisser entrer que vous.

— Merci, dit Caridès à Laurence ; vous

êtes bonne d'avoir eu cette pensée ; merci ! Ne songez qu'à lui, allez, sauvez-le : je le verrai, grâce à vous, et je le verrai libre ; allez.

Mademoiselle de Montmeylian passa le seuil de la prison, et Caridès attendit son retour, résignée et presque heureuse, car elle aussi, elle ne doutait pas que la liberté ne fût bientôt rendue au jeune chevalier.

Au bout de quelques minutes, Caridès

s'approcha de la sentinelle, et lui touchant le bras :

— Dites-moi, monsieur le soldat, est-ce que vous connaissez le chevalier de Sainte-Luce?

— Depuis peu..... mais enfin, je le connais.

— Vous étiez donc ici quand on l'a amené dans cette prison?

— Mieux que cela, je suis un de ceux qui l'ont arrêté.

— Et à votre avis, est-il coupable?

— Ma bonne femme, répondit le soldat prenant un air capable et mettant de côté sa hallebarde pour pouvoir joindre le geste à la parole, écoutez bien ceci. Si j'étais juge, c'est-à-dire trop borné pour voir dans une affaire autre chose que les faits, je condamnerais sans hésiter le chevalier de Sainte-Luce...

— Vous le condamneriez ! s'écria vivement Caridès.

— Mais, reprit le soldat, le ciel, dans sa générosité, a bien voulu loger en ma cervelle l'intelligence de dix juges réunis ; or, quoique j'aie arrêté M. de Sainte-Luce, quoique j'aie vu le cadavre du duc d'Amalfi, quoique le jeune chevalier se soit déclaré coupable, je n'hésite pas à dire que ce n'est pas là la mine d'un meurtrier.

— En vérité ! dit Caridès.

— Eh! que diable! je me connais en physionomies et je ne confondrai jamais la figure d'un homme capable de se présenter à son adversaire épée au poing et poitrine découverte, avec un vil gredin qui n'a de courage que dans l'ombre et quand son ennemi lui tourne le dos! Or, je vous déclare que je n'ai j'amais rencontré de mine plus franche et plus hardie que celle du chevalier de Sainte-Luce.

— A la bonne heure, voilà qui est parler! s'écria Caridès.

— Je vous dis que le fils de mon père

n'est pas un imbécile. Mais on tire les verroux, c'est sans doute notre belle demoiselle qui revient.

En effet, la porte s'ouvrit et mademoiselle de Montmeylian parut, mais les traits pâles et altérés.

— Grand Dieu ! qu'y a-t-il ? s'écria Caridès en courant à elle.

— Ce qu'il y a ? répondit Laurence d'un air égaré... il y a...

Elle se tut et parut écouter avec une attention pleine d'anxiété.

— Parlez ! s'écria Caridès, impatiente à son tour, oh ! parlez, vous me faites mourir.

— Il s'est évadé, dit la jeune fille d'une voix triste et tremblante.

— Evadé ! et bien, tant mieux.

— Oui, mais vous ne savez pas...

Elle s'arrêta, se mit encore à écouter, puis portant la main à son front avec désespoir :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle ; c'est horrible !

— Par pitié, achevez, dit Caridès, dont les yeux étincelaient comme si la folie allait envahir son cerveau.

— Eh bien, reprit Laurence, toutes les sentinelles ont ordre de tirer sur lui si elles l'aperçoivent.

— Oh! malheur! malheur! s'écria Caridès hors d'elle-même, ils vont le tuer.

— Bah! ne craignez rien, leur dit le soldat, toutes les fenêtres de la prison donnent sur le lac, et elles sont à plus de cinquante pieds d'élévation, on n'est pas tenté de faire un pareil plongeon. Croyez-moi, le chevalier est par là dans quelque corridor où l'on va le retrouver.

Mais les deux femmes ne l'entendaient même pas, elles se tenaient toutes deux par la main et écoutaient avec anxiété,

les regards fixés sur les fenêtres de la prison, et guettant, à la clarté de la lune, qui commençait à paraître, une ombre, un mouvement...

Tout à coup le bruit d'une arquebusade éclata dans l'air, et fut aussitôt suivie de plusieurs autres détonations.

Alors les deux femmes jeterent un cri terrible et tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Ils l'ont tué! murmura Caridès d'une voix brisée.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

XIX

Au bord du Lac.

Gilles-le-Songeur avait des occupations toutes prêtes pour les diverses circons tances de sa vie et les différentes dispositions de son esprit.

Il chassait quand il était gai et pèchait quand il était triste.

Presque toujours il faisait marcher de front, avec l'un de ces deux exercices, son goût inné pour la poésie.

Suivant l'occasion, il était comique ou élégiaque.

Au point où nous en sommes de cette histoire, Gilles n'avait guère de raisons d'être content.

Il savait que madame de Montmeylian était gravement malade, et la catastrophe du parc l'avait frappé dans ce qu'il avait de plus cher, c'est-à-dire dans la personne du chevalier de Sainte-Luce, de celui qui l'avait accueilli, protégé, sauvé de l'indigence et de la faim.

Il n'est donc pas étonnant que nous retrouvions Gilles-le-Songeur en train de jeter ses filets dans l'étang qui baignait le pied de la prison de Nérac.

Tout en pêchant, Gilles s'occupait d'a-

juster en rimes les ennuis et les chagrins qui l'accablaient.

L'heure et le lieu étaient on ne peut plus propices à l'inspiration.

La lune brillait de tout son éclat, jetant une frange d'argent sur les nuages qui couraient dans le ciel.

Les bois, les montagnes, les plaines dormaient calmes et silencieux sous cette pâle clarté.

Le lac immobile comme un miroir, réflétait l'ombre immense de la prison, avec ses tourelles et ses meurtrières.

Gilles composait donc ainsi pour lui-même l'hymne de ses tristesses intimes, récitant à voix basse le vers qu'il venait de trouver, le confiant ensuite au papier, et distrait de temps à autre, soit par le bond subit de quelque poisson qui éparpillait autour de lui comme une rivière de diamants, soit par les gémissements mélancoliques de Fœdor qui, couché à quelques pas de son maître, le museau allongé sur ses deux pattes, suivant sa coutume, tour-

nait parfois vers lui un regard doux et caressant, comme pour lui faire comprendre qu'il supportait avec résignation l'abandon où il le laissait, mais qu'il n'attendait qu'un signe pour courir à lui et l'accabler de caresses.

Au bout d'une heure environ, Gilles cessa tout à coup d'écrire et de s'occuper de ses filets ; ses bras retombèrent inertes à ses côtés, ses yeux restèrent fixés sur le ciel, et, rejeté vers les misères de sa vie passée par les douleurs même du présent, il murmura à voix basse :

— Pauvre Bel-Zaïl! si douce, si jolie! hélas! que sera-t-elle devenue! Morte, peut-être. Elle m'aimait, et je n'ai pu la défendre, je n'ai pu la soustraire à ce marché infâme!... Les misérables! ils l'ont vendue! vendue pour quelques piastres! Ah! ils savaient bien que je me serais fait tuer plutôt que de l'abandonner, et ils ont profité de mon sommeil!... Pauvre Bel-Zaïl!...

Gilles se tut et une larme coula le long de sa joue.

Puis sa pensée prit un autre cours, ses

regards se tournèrent vers la prison, et il se demanda par quel inexplicable mystère ce jeune gentilhomme, si noble, si généreux, si aimé de tous, avait pu être accusé de meurtre et se déclarer lui-même coupable.

Malgré toutes les apparences qui l'accablaient, Gilles ne se sentait au cœur qu'un redoublement d'intérêt pour le chevalier de Sainte-Luce, et un moment il se demanda s'il n'y aurait pas moyen de pénétrer jusqu'à lui et de l'aider à s'évader de cette odieuse prison, où bientôt le

bourreau viendrait le prendre pour le conduire à la mort.

Mais une minute de réflexion lui suffit pour le convaincre de l'impossibilité de mettre à lui seul un pareil projet à exécution.

Qui était-il pour obtenir la faveur d'être introduit près du prisonnier? Gilles-le-Songeur, Gilles le bohémien, ce n'étaient pas là des titres fort imposants. Gilles comprit donc que la première condition pour réussir dans l'œuvre qu'il méditait était de

s'adjoindre un auxiliaire puissant, et alors sa pensée s'arrêta tout naturellement sur madame de Montmeylian.

Quoiqu'il ne les eût jamais vus se parler qu'en public et pour échanger seulement quelque politesse banale, l'affection profonde de la marquise pour le jeune homme ne lui avait pas échappé, et sans chercher à pénétrer la cause de cette amitié, il songea tout à coup à en tirer parti pour le salut de celui à qui il avait voué une affection si profonde.

Malheureusement, la marquise de Mont-

meylian gardait le lit depuis la soirée fatale, et Gilles le savait.

Il fallait donc attendre qu'elle fût rétablie.

Attendre!

La loi, les juges, la mort attendraient-ils aussi?

Gilles en était là de ses réflexions quand

il fut troublé par les jappements de Fœdor ; il se retourna et se mit à sourire en voyant ce qui excitait la colère de son chien.

Bien convaincu que son maître ne voulait lui accorder aucune attention, Fœdor, à qui une longue inaction était antipathique, s'était mis à fureter de côté et d'autre, prêtant l'oreille au bruit du feuillage agité par le vent, glissant brusquement son nez dans les hautes herbes, fouillant la terre avec ses deux pattes de devant, enfin se livrant à toutes les fantaisies d'un chien qui ne sait que faire de son temps.

A force de fureter, il avait rencontré une racine sèche dont la forme et la couleur avaient sans doute éveillé sa susceptibilité, car tout aussitôt il était tombé en arrêt devant cette racine, la regardant de travers, montrant ses deux rangées de crocs aigus, et grondant d'un air menaçant.

La racine n'avait eu garde de s'émouvoir; alors Fœdor, irrité d'un sangfroid qu'il prenait pour une marque de mépris, se précipita sur l'innocent objet de sa colère et se mit à le secouer avec furie.

Mais en le secouant, il s'en frappa si rudement la tête, qu'il jeta un cri de douleur et lâcha la racine; puis il se planta de nouveau en arrêt devant elle et se mit à gronder de plus belle.

En ce moment, cinq à six coups de feu partirent des murailles de la prison. Alors changeant tout à coup de physionomie, qu'on nous passe l'expression, Fœdor leva la tête, prêta l'oreille, fixa un regard perçant sur le lac, puis, après un moment d'indécision, prit un élan rapide, s'élança dans l'eau et nagea avec une incroyable

agilité vers le point d'où était partie l'explosion.

— Holà ! Fœdor, holà ! lui cria Gilles ; viens ici, allons, viens, Fœdor.

Mais Fœdor, habituellement si docile à la volonté de son maître, ne semblait plus reconnaître sa voix ; il redoublait d'efforts et s'éloignait toujours avec une extrême rapidité.

— Oh ! oh ! maître Fœdor, murmura

Gilles, deviendriez-vous un animal rebelle? Voudriez-vous imiter ce M. de Guise, qui ose, dit-on, se révolter contre son roi? Tant pis pour vous, car, moi, je n'imiterai pas la faiblesse du roi de France, et je vous préviens qu'une bonne correction.... Mais je ne le vois plus.

En effet, la lune venait de disparaître derrière un nuage, et l'on ne distinguait plus rien, ni chien, ni lac, ni prison.

Gilles commença à s'inquiéter pour son pauvre Fœdor; il écouta attentivement, et

il crut distinguer comme un clapotement d'eau, mais à une distance très éloignée.

Alors, quelle que fût sa confiance dans l'adresse et la force de Fœdor, il trembla qu'il ne pût regagner la terre et qu'il ne disparût dans les eaux du lac.

Un moment, il eut la pensée de se jeter à la nage et d'aller à son secours; mais comment retrouver sa trace dans cette obscurité si complète, au milieu de cette immense nappe d'eau?

Gilles se mit de nouveau à écouter, et, au bout de quelques instants, il lui sembla que le bruit se rapprochait peu à peu.

Bientôt il reconnut distinctement la respiration d'un chien qui nage.

C'était donc Fœdor qui avançait, mais si lentement qu'il était facile de comprendre que ses forces étaient à bout.

Enfin Gilles l'entendit souffler bruyamment; il n'était plus qu'à quelques pas.

Gilles, croyant qu'il allait disparaître, se jeta dans le lac jusqu'à mi-corps pour l'aider à aborder.

Il chercha au hasard, rencontra sous sa main la tête de Fœdor et l'attira jusqu'à terre.

Comme ils sortaient de l'eau, la lune se dégageait des nuages qui l'avaient long-temps cachée.

Alors, quelle fut la stupéfaction de Gilles lorsqu'il aperçut un homme couché

sur lè gazon à côté de Fœdor qui lui léchait le visage en gémissant.

Il comprit alors pourquoi son chien s'était jeté l'eau avec tant d'ardeur, et pourquoi il avait refusé d'obéir à son appel.

Fœdor, avec cet admirable instinct qui le distinguait, avait compris qu'un homme était en péril, et rien n'avait pu arrèter son dévouement.

Gilles se pencha vers l'homme qui venait

d'être sauvé si miraculeusement. Mais dès qu'il eut contemplé ses traits, il jeta un cri et demeura quelques instants immobile de surprise; puis tirant vivement de sa poche un petit flacon qui ne le quittait jamais, il en versa quelques gouttes dans la bouche du jeune homme qui semblait tout à fait privé de sentiment, et posant la main sur son cœur, il attendit.

Tout à coup ses traits rayonnèrent, et levant les yeux au ciel il s'écria avec transport :

— Sauvé ! mon Dieu ! il est sauvé !

Fœdor sembla comprendre le sens de cette exclamation, car il se jeta sur Gilles et l'accabla de caresses, puis il se mit à bondir autour du jeune homme évanoui et à lui lécher la figure et les mains avec une tendresse furieuse.

DEUXIÈME PARTIE

—

LA LIGUE A NAPLES

CHAPITRE PREMIER

I

Le Casino de Santa-Maria.

Au mois d'août 1589, un mouvement et une agitation extraordinaires se faisaient remarquer dans la ville de Naples.

Dans les rues et sur les places, on ren-

contrait des gens de toutes nations, mais particulièrement des Espagnols et des Français, dont les costumes tranchaient sur ceux des Napolitains et donnaient à la ville une physionomie pleine d'originalité.

La grande affaire qui occupait l'Europe entière à cette époque, la lutte de la Ligue contre la Royauté, voilà ce qui réunissait tous ces étrangers dans la capitale de la Sicile, qui pouvait être considérée comme un des quartiers généraux de la Sainte-Union.

Plusieurs jeunes seigneurs français qui

se promenaient sur la Chiaia entrèrent dans une charmante hôtellerie qu'on appelait le casino de Santa-Maria.

C'était là que logeaient presque tous les étrangers de distinction, que les intérêts de la ligue amenaient à Naples, et il était difficile, en effet, d'imaginer une demeure plus agréable.

Ce casino, situé juste au milieu de la Chiaia, magnifique promenade qui borde la mer, avait un seul étage, surmonté d'une terrasse d'où l'on contemplait un

horizon magique : les flots bleus de la Méditerranée qui s'étendaient dans un lointain sans bornes, le Pausilippe, le Vésuve, et Naples couchée sur son coteau, toute éblouissante de fleurs et de verdure.

— Holà ! holà ! signor Pandolfi, cria l'un des gentilshommes français, arrivez donc !

Un petit homme maigre, à la mine à la fois rusée et joviale, accourut aussitôt ; c'était le signor Pandolfi, le maître du casino de Santa-Maria.

— Voilà, messeigneurs, voilà!... que faut-il à vos seigneuries? demanda le petit homme avec une agilité de mouvements et une mobilité de pantomime qui attestait son vif désir d'être agréable aux hôtes qui lui arrivaient.

— Ce qu'il nous faut? illustrissimo Pandolfi, répondit un jeune gentilhomme en toisant l'hôtelier, c'est notre ami, le chevalier de Berjac.

— M. le chevalier de Berjac est sorti depuis une heure, répondit Pandolfi en

s'inclinant ; mais il ne tardera sans doute pas à rentrer, et si vos seigneuries veulent attendre...

— Il le faut pardieu bien ! Mais que diable pourrions-nous donc faire pour nous désennuyer? Savez-vous chanter, gracioso Pandolfi ?

— Hélas ! non, monseigneur ; je ne sais rien que mon état d'hôtelier.

— Oh ! une idée ! reprit le jeune homme ; la petite Pepita est-elle ici ?

— Oui, signor, occupée à servir en ce moment.

— Eh bien, envoyez-la moi, je l'embrasserai, cela lui conviendra beaucoup mieux que de servir des gens qui ne valent pas le bout de son petit doigt, et au moins je pourrai attendre patiemment l'arrivée de ce cher Berjac.

— Ah! on voit bien que monseigneur est Français, dit Pandolfi en riant; mais Pepita est une honnête fille, qui songe au mariage et qui ne se laisse pas embrasser.

— Eh bien, alors, qu'elle nous apporte des sorbets sur cette terrasse.

— A l'instant même, signor, répondit l'hôtelier en s'éloignant.

Les jeunes gentilshommes s'attablèrent au bord de la terrasse, de manière à pouvoir admirer le magnifique spectacle qui se déroulait devant eux, et au bout d'un instant, Pepita leur apportait des sorbets.

Pepita était une ravissante Napolitaine,

à l'œil noir et ardent, au teint brun, mais éclatant de fraîcheur.

Elle avait un air naïf et passionné tout à la fois, qui donnait à sa personne un charme tout particulier.

Le comte de Montréal, celui qui avait fait l'éloge de sa beauté, voulut lui prendre en même temps la taille et un baiser, mais la jeune fille lui échappa lestement.

— Vous serez donc toujours sauvage,

charmante Pépita! lui dit le comte. Vous ne savez donc pas que l'amour est un talisman qui double les attraits d'une femme?

— Ah! signor, répondit Pepita en dardant naïvement sur lui l'éclat de ses grands yeux noirs; je ne veux pas vous écouter; je sais bien que tous les Français sont des trompeurs.

Et ayant servi ses sorbets, elle sortit.

— Or çà, mes amis, dit alors un jeune

seigneur, plus âgé de quelques années que le comte de Montréal et à la physionomie un peu plus grave, avancez-vous nos affaires ici? Le vice-roi de Sa Majesté Catholique lève-t-il enfin les troupes qui nous ont été promises pour soutenir la Sainte-Ligue? C'est qu'il est grandement temps que ce renfort nous vienne en aide, car depuis la mort du grand duc de Guise, nos affaires ne prennent pas belle tournure.

— Bah! répondit un gentilhomme, le vice-roi semble prendre à tâche de retarder cette levée dont nous devons prendre

le commandement. C'est pour savoir le secret de ces inconcevables lenteurs que nous avons fait le trajet de Paris à Naples à franc étrier, et que nous venons parler à Berjac qui, vous le savez, est chargé ici de tout ce qui tient aux intérêts de la Ligue. Mais, dis-nous donc, Bois-Dauphin, combien y a-t-il de temps que tu as quitté la France?

— Un mois environ, mon cher Maillé; je me suis arrêté quelque temps à Rome.

— Et tu étais à Blois, dit-on, lors de l'assassinat du duc de Guise?

— J'étais près de lui lorsqu'on vint l'avertir que le Valois demandait à lui parler.

— Il aurait dû se tenir en défiance.

Il eut comme un pressentiment du sort qui l'attendait, répondit Bois-Dauphin; mais vous savez qu'il était brave jusqu'à la témérité, orgueilleux jusqu'à la folie. Il partit en répétant à tous ceux qui cherchaient à le mettre en garde contre les mauvais desseins du pénitent : Il n'oserait! Et, de fait, le roi, qui méditait depuis long-

temps cette méchante pensée, avait toujours reculé au moment de l'exécution; mais cette fois le malin esprit s'était logé dans son cœur et lui avait tenu lieu du courage qui lui manquait. Il s'était entouré de ses quarante-cinq ordinaires, quarante-cinq démons et coupe-jarrets venus de la Gascogne, et qui, sous la conduite de Loignac, leur digne chef, eussent égorgé le pape en personne, si le Valois eût seulement levé le bout du doigt; de plus, il avait trempé lui-même dans un bénitier les poignards de tous ces brigands, craignant que le duc ne se fût muni de quelque sortilége ou enchantement. Il avait réuni dans sa chambre les

plus féroces de ces damnés quarante-cinq : Loignac, du Halde, Révol, Sainte-Malines, Monséry, Sériac ; et lorsque M. de Guise parut, pensant trouver le roi, il rencontra dix poignards levés à la fois sur sa poitrine. Quoique désarmé, il se défendit comme un lion, et frappa si rudement Sériac d'un drageoir d'or qu'il portait toujours suspendu à sa ceinture, qu'il faillit lui en briser le crâne. Mais la lutte était par trop inégale ; il tomba enfin, et sa grande âme s'envola au ciel pour y demander vengeance contre ce Judas couronné qui l'embrassait encore la veille, tout en rêvant à ce meurtre exécrable.

— Vengeance! Ah! il l'obtiendra, car c'est un saint, un nouveau Machabée mort pour la défense de la vraie religion.

— Dieu a déjà témoigné sa colère en frappant la mère du Valois, cette astucieuse Italienne qui n'est venue dans notre beau pays de France que pour y apporter la haine, la vengeance, la discorde et les empoisonnements.

— En effet, n'a-t-elle pas rendu son âme maudite un peu après la mort du Balafré?

— Juste quinze jours après.

— En janvier alors ?

— Précisément.

— Eh bien, messieurs, dit Maillé, le mois de janvier 1589 pourra compter désormais parmi les mois bénis du ciel.

— Ah çà ! reprit Bois-Dauphin, est-on content à Paris ?

— Pas trop, répondit Beaumont; le Valois vient de réunir son armée à celle des Huguenots et de serrer la main au roi de Navarre, si bien qu'ils assiégent tous deux Paris à l'heure qu'il est et qu'on ne sait ce qui arrivera d'ici peu, si les renforts espagnols et napolitains se font plus longtemps attendre.

— Ah! s'écria Maillé, les Parisiens sont braves et bons catholiques; ils se feront tous hacher plutôt que de laisser entrer dans leurs murailles cet hérétique et relaps de Béarnais.

— Oui, tant qu'il ne s'agira que de combattre, on peut compter sur eux, dit Montréal; mais il est un ennemi plus redoutable que dix armées réunies, et cet ennemi, dont Dieu les préserve! c'est la famine.

— Est-ce que Paris manquerait de vivres?

— Quant à présent, non; mais le Valois et le Béarnais sont maîtres de la rivière, et ils ne laisseront pas entrer un grain de froment. Or, je connais ces bourgeois de

Paris; quands ils entendront crier leurs entrailles, ils oublieront tous leurs griefs, et tendront tous la main au Valois quand ils seraient assurés d'être pendus jusqu'au dernier.

— Messieurs, reprit Bois-Dauphin avec assurance, soyez persuadés que ni la famine, ni rien au monde, ne saurait faire réussir les affaires du roi de Navarre. Il a beau se remuer et se confondre en imaginations pour saisir la couronne qui lui échappe, il ne tirera bientôt plus rien de ce royaume, ni hommes, ni ressources,

ni argent. Il est dans la griffe du diable et il y demeurera, croyez-moi bien.

— Quelle raison as-tu de penser cela ? demanda Beaumont.

— J'ai des nouvelles récentes de Rome.

— Ah ! dis-nous cela bien vite.

— C'est encore un secret.

— Raison de plus.

— Eh bien! mes amis, voici ce que c'est : Vous savez que le Béarnais avait été bien et dûment excommunié, mais que jusqu'à présent la bulle d'excommunication était restée dans les archives du légat.

— Oui.... Qu'y a-t-il de changé à cela?

— Il y a de changé que la Ligue vient de faire un coup de maître en obtenant de Sa Sainteté que la bulle d'excommunication serait rendue publique.

— Viva! s'écria Maillé, le Béarnais est perdu!

— Je l'espère bien! Mais es-tu sûr, au moins?.....

— Si j'en suis sûr!... répliqua Bois-Dauphin. L'ordre du pape est parti depuis plusieurs jours, et à l'heure qu'il est, l'Hôtel-de-Ville de Paris doit avoir déjà commandé l'impression de la précieuse pièce qui va, sans nul doute, enlever à l'hérétique plus de soldats que ne feraient dix pièces de canon ensemble. La mèche

n'est pas encore allumée, messieurs, mais la poudre est mise... gare l'explosion !

En ce moment un grand bruit se fit sur la promenade que les gentilshommes dominaient du haut de la terrassse, et une foule immense l'encombra tout à coup.

Les jeunes gens coururent au balcon pour voir ce qui se passait, et ils aperçurent au milieu de la foule, seule au milieu d'un cercle immobile, une femme jeune, belle, les cheveux épars, le visage inondé de larmes, et portant sur tous ses

traits la trace du plus violent désespoir.

— Dites donc, cara Pepita, demanda Montréal à la jeune fille qui regardait d'un air plein d'intérêt et de pitié cette scène incompréhensible pour eux, que signifie cette affluence de monde autour de cette femme désolée?

— Ah! monseigneur, répondit Pepita, dont les yeux s'humectèrent aussitôt, c'est un grand malheur qui arrive à cette pauvre femme; c'est une chose si affreuse,

que toute la ville y prend part, comme vous voyez...

— Contez-nous donc cela, Pepita, et si nous pouvons quelque chose pour cette infortunée...

— Je veux bien vous dire ce qui lui arrive, dit la Napolitaine mais vous ne pouvez rien pour elle.

— Contez toujours. Berjac arrivera peut-être pendant ce temps-là.

CHAPITRE DEUXIÈME

II

Le Cavalier bleu.

Cette pauvre femme que vous voyez aujourd'hui si triste et si navrée, reprit Pepita, était une des plus heureuses et des plus honorées de toute la ville, il y a quelques jours. Elle avait pour mari To-

maso Prioli, l'un des premiers magistrats de Naples, estimé de tous les honnêtes gens et redouté des malfaiteurs pour sa prudence et sa sévérité. Or, il advint qu'il y a huit jours, une troupe de carabiniers ayant soutenu un combat contre la bande de Rosario, là-bas dans les montagnes, ramena trois de ces bandits pieds et poings liés et les livra à Tomaso Prioli, comme c'était leur devoir.

— Ah çà! dit Montréal, qu'est-ce que c'est donc que ce Rosario dont j'entends sans cesse prononcer le nom depuis que j'ai mis le pied dans Naples?

— Vous ne connaissez pas Rosario? s'écria la jeune fille avec l'expression du plus profond étonnement.

— Pas le moins du monde. Est-ce un philosophe, un alchimiste, un général d'armée?

— Rosario, monseigneur, est un chef de bandits, mais le plus hardi, le plus féroce qu'on ait jamais vu dans les montagnes de la Sicile. Jamais il ne fait grâce; il vole et massacre sans pitié tous les voya-

geurs qui ont le malheur de tomber dans ses mains, hommes, femmes, enfants; il n'épargne même pas les moines.

— Ah çà! c'est un diable échappé de l'enfer!

— Il ne faut donc pas vous étonner que tout le monde ici tremble au seul nom de Rosario, et que les magistrats eux-mêmes redoutent de punir ses compagnons quand il en tombe entre leurs mains. Mais Tomaso Prioli était un homme de cœur, qui ne connaissait que les devoirs de sa charge;

il résolut que les trois bandits seraient pendus dès le lendemain. Le soir même, au moment de souper, il trouva sur sa table un billet contenant ces mots :

« Si mes hommes sont mis à mort, malheur à toi et aux tiens.

» ROSARIO. »

Malgré cette menace, dont tout autre eût été effrayé, car on savait que cet homme féroce ne menaçait jamais en vain,

les trois brigands furent pendus le lendemain aux yeux de toute la ville. « Maintenant, dit Tomaso Prioli en rentrant dans sa maison, j'ai fait mon devoir ; que Dieu prenne mon âme ! » Il comprenait que sa fin était venue, et, en effet, il fut trouvé le soir même mort dans son lit, un poignard dans la gorge, tout baigné dans son sang, à côté de sa femme, qui n'avait rien entendu. La pauvre Paola jeta un cri terrible à cet aspect, mais, hélas ! ce n'était pas tout. En reportant ses regards sur le lit de son enfant, une petite fille de trois ans à peine, si fraîche et si jolie que vous eussiez dit un ange venu du ciel, elle le trouva vide, et à la place de l'enfant, ces

mots qui faillirent la rendre folle : « Si demain, à midi, vous n'avez fait porter vingt mille ducats à la montagne des Trois-Pics, à midi cinq minutes, votre enfant aura les yeux crevés. Envoyez un homme seul, je serai seul pour le recevoir. Cet écrit lui servira de sauf-conduit, au cas où il rencontrerait quelqu'un de mes compagnons. » Paola n'était pas riche, elle courut chez tous ses amis ; mais, après avoir puisé dans toutes les bourses, il se trouva qu'elle avait à peine la moitié de la somme exigée par le bandit : la malheureuse femme parcourait donc la ville en poussant des cris de désespoir et pleurant toutes les larmes de ses yeux, lorsqu'un

homme l'arrêta et lui demanda la cause de sa douleur. Quand elle lui eut tout conté, il lui dit : Rassurez-vous, signora, peut-être sauverons-nous votre enfant !

— Vous avez donc la somme qui me manque ? s'écria la malheureuse mère.

— Non, répondit l'inconnu; mais il n'importe, ne perdez pas espoir. Rosario vous a dit : Demain, à midi. Je serai donc demain à midi à la montagne des Trois-Pics; vous, signora, venez à trois heures au bord de la mer, sur la Chiaia; et si, à

cette heure, vous ne pressez pas votre enfant dans vos bras, c'est que je serai mort.

— Vive-Dieu ! c'était un hardi compagnon que cet homme, s'écria Beaumont ; le connaissez-vous ?

— Parfaitement, signor, car il demeure depuis huit jours dans notre casino ; c'est un homme étrange dont il est impossible de deviner l'origine, car il parle à peu près toutes les langues et paraît avoir parcouru tous les pays. Il arrive d'Orient ; oh ! c'est

un cavalier magnifique; il est très brave, parle peu; et quoique jeune, très beau garçon et l'air fort décidé, jamais une femme ne fixe son attention. Cependant il en est des plus belles et des plus fières de Naples qui lui jettent parfois des regards pleins de douceur.

— Voilà qui est bizarre! dit Montréal; et comment nommez-vous ce singulier personnage?

Une clameur immense partit tout à coup de tous les points de la Chiaia et inter-

rompit brusquement cette conversation.

— Eh bien! que se passe-t-il donc? demanda Bois-Dauphin en interrogeant du regard cette foule passionnée.

— Je ne le devine pas, répondit Pepita; mais tenez, regardez donc la veuve de Tomaso Prioli, voyez comme ses traits s'épanouissent! comme l'espoir et le bonheur brillent dans son regard! Ah! je ne sais, ajouta la jeune fille tout émue, mais je me sens au cœur un pressentiment heureux.

En effet, Paola avait brusquement quitté son attitude triste et désolée.

Son teint s'était soudainement coloré, elle courait comme une folle à droite et à gauche, parlant avec vivacité à celui-ci, pressant avec une joie insensée les mains de celui-là, gesticulant, se haussant sur la pointe des pieds comme pour mieux apercevoir un objet lointain, et indiquant du doigt à ceux qui se pressaient autour d'elle un côté de la place vers lequel se tournaient en effet tous les yeux.

La joie de Paola semblait en même

temps avoir gagné la foule, et de toutes parts on entendait s'élever un murmure de surprise et de satisfaction.

Les cris allaient toujours *crescendo*, et, en suivant la direction que prenaient les regards de la foule, les jeunes gentilshommes placés sur la terrasse du Casino de Santa-Maria aperçurent à l'extrémité de la promenade un cavalier vêtu d'un costume bleu et noir, tout couvert de poussière et tenant dans ses bras, assise sur sa selle, une petite fille qui jetait autour d'elle des regards émerveillés.

Derrière ce cavalier, on voyait venir, monté sur un mulet et les mains attachées derrière le dos, un homme d'une haute stature et d'une constitution herculéenne, dont les regards parcouraient la foule avec une audace et un sang-froid superbes.

A mesure que ce cortége avançait, les cris s'accentuaient avec plus de netteté, et l'on put enfin savoir la signification de l'enthousiasme populaire.

— Viva! viva le cavalier bleu! criaient les uns.

Et le cavalier remerciait modestement de la main ce peuple rassemblé, qui lui faisait si bon accueil et qui l'applaudissait du cœur et des mains.

— Mort! Mort à Rosario, hurlaient les autres.

— Il faut le pendre tout de suite au premier croc de fer que nous rencontrerons!

— Pas de jugement!

— Non! non! à mort!

Et Rosario lançait sur toute cette multitude ameutée contre lui les éclairs de son regard furieux.

C'était donc ce cavalier bleu qui était allé trouver le brigand dans ses montagnes, qui l'avait vaincu et l'amenait prisonnier dans Naples.

Cet homme avait accompli à lui seul, en un seul jour, ce que n'avaient pu faire tous les archers du vice-roi en plusieurs années.

Le fait était assez merveilleux pour exciter l'admiration et motiver l'enthousiasme du peuple ; il le parut bien plus encore lorsqu'on put voir de près et comparer ensemble ces deux hommes, le vainqueur et le vaincu.

Rosario, nous l'avons dit, était un homme d'une taille élevée et d'une force prodigieuse ; le cou épais et musculeux comme celui d'un taureau, la poitrine large et bombée, les traits violemment accentués, le regard dur, le teint bronzé, il représentait bien le chef terrible, impitoyable d'une bande de démons.

Son vainqueur formait avec lui un contraste frappant.

C'était un jeune homme d'une taille ordinaire, mince, dégagé, plein d'aisance dans tous ses mouvements; il paraissait vingt-cinq ans à peine, et justifiait entièrement l'éloge qu'avait fait de lui Pepita.

Son teint, fortement basané, avait cette vigueur et cet éclat qui viennent d'un sang jeune et ardent; ses yeux étaient noirs, bien fendus et un peu enfoncés dans l'orbite.

Il portait la moustache longue et épaisse, et au menton une large mouche qui s'allongeait en pointe au bas du visage.

Ses traits exprimaient un courage que rien ne devait étonner, mais on lisait en même temps dans son regard quelque chose de grave et de méditatif qui saisissait le cœur et lui attirait la sympathie.

Le caractère dominant de sa physionomie était une haute distinction et une profonde indifférence de toutes choses, indif-

férence dans laquelle un observateur attentif eût reconnu l'amertume et la désolation d'une âme morte au bonheur.

Pepita était si heureuse, son admiration avait pris des proportions si énormes, qu'elle n'avait pu rester en place et qu'elle s'était mise à parcourir tout le Casino de maître Pandolfi, appelant à tue-tête toutes les personnes qui l'habitaient.

Bientôt on vit sortir des chambres une foule de voyageurs qui se précipitaient sur le balcon.

D'autres venaient d'abord d'assez mauvaise grâce et comme des gens contrariés d'avoir été brusquement arrachés soit au repos, soit à une douce rêverie.

Mais quand on leur apprenait qu'il s'agissait de Rosario et de l'enfant de la malheureuse femme de Tomaso Prioli, ceux-là même s'empressaient de courir au balcon pour voir la pauvre mère et son glorieux libérateur.

— Qu'il est beau ! s'écriait naïvement Pepita en joignant les mains.

— Mais il est très jeune, disait un autre.

— Oh! vingt-quatre à vingt-cinq ans à peine.

— Mais comment diable a-t-il fait pour avoir raison de cet affreux Rosario? Voyez donc quelles épaules! Il briserait une pierre en frappant du poing dessus.

— Ah! c'est qu'il ne suffit pas toujours d'être fort, observa l'un des spectateurs,

et qu'il vaut mieux avoir avec soi Dieu et le bon droit. Témoin David quand il triompha de Goliath.

— Pepita! ma chère petite, dit Montréal à la jeune Napolitaine, dites-moi donc par grâce comment on nomme ce jeune et hardi cavalier?

— On le nomme Roquevert l'arquebusier, répondit Pepita.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

